

Les patois romands aujourd’hui: entre décroissance, résilience et attentes

Une synthèse

Die Westschweizer Patois heute: zwischen Niedergang, Widerstands- kraft und Erwartungen

Eine kurze Übersicht

The dialects of Romandy today: From decline to resilience and hope

Summary

Marinette Matthey, Raphaël Maître, Yan Greub

2025

Bericht des Wissenschaftlichen Kompetenzzentrums für Mehrsprachigkeit
Rapport du Centre scientifique de compétence sur le plurilinguisme
Rapporto del Centro scientifico di competenza per il plurilinguismo
Report of the Research Centre on Multilingualism

Publié par | Herausgeber
Institut de plurilinguisme
www.institut-plurilinguisme.ch

—
Institut für Mehrsprachigkeit
www.institut-mehrsprachigkeit.ch

Auteur·e·s | Autor*innen
Marinette Matthey, Raphaël Maître, Yan Greub

Le projet dont il est question a été réalisé dans le cadre du programme de recherche 2021-2024 du Centre scientifique de compétence sur le plurilinguisme. La responsabilité du contenu de la présente publication incombe à ses auteur·e·s.

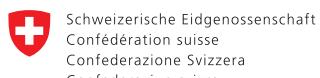
Das vorliegende Projekt wurde im Rahmen des Forschungsprogramms 2021–2024 des Wissenschaftlichen Kompetenzzentrums für Mehrsprachigkeit durchgeführt. Für den Inhalt dieser Veröffentlichung sind die Autor*innen verantwortlich.

Traductions | Übersetzungen
Susanne Obermayer, Julian Brenan

Freiburg | Fribourg, 2025

Layout
Billy Ben, Graphic Design Studio

Avec le soutien de | Unterstützt von



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Eidgenössisches Departement des Innern EDI
Département fédéral de l'intérieur DFI
Dipartimento federale dell'interno DFI
Departament federal da l'intern DFI

Bundesamt für Kultur BAK
Office fédéral de la culture OFC
Ufficio federale della cultura UFC
Uffizi federali da cultura UFC

Les patois romands aujourd’hui: entre décroissance, résilience et attentes

Une synthèse

Die Westschweizer Patois heute: zwischen Niedergang, Widerstands- kraft und Erwartungen

Eine kurze Übersicht

The dialects of Romandy today: From decline to resilience and hope

Summary

Marinette Matthey, Raphaël Maître, Yan Greub

2025

Bericht des Wissenschaftlichen Kompetenzzentrums für Mehrsprachigkeit
Rapport du Centre scientifique de compétence sur le plurilinguisme
Rapporto del Centro scientifico di competenza per il plurilinguismo
Report of the Research Centre on Multilingualism

Inhalt

Français	7	English	63
1 Introduction	8	1 Introduction	64
2 La défense des patois (XIX ^e –XXI ^e siècles)	11	2 The defence of dialects (19 th –21 st centuries)	67
2.1 Autour de 1900	11	2.1 Circa 1900	67
2.2 Le maintien des patois: une résilience inattendue	14	2.2 Maintaining the dialects: Unexpected resilience	71
2.3 Écrire le patois	16	2.3 Written patois	73
3 Les patois aujourd’hui	19	3 The regional dialects today	76
3.1 Profil des locuteur-trices selon les modalités d’appropriation du patois	19	3.1 Profiles of speakers according to the method of appropriating patois	76
3.2 Postvernacularisation	22	3.2 Postvernacularization	79
4 Les effets du contact entre le français et les patois	24	4 The effects of contact between French and the dialects	81
5 La situation des patois romands aujourd’hui	27	5 The dialects of Romandy in current times	84
6 Les attentes des patoisants	28	6 The expectations of patois speakers	85
7 Conclusion	31	7 Conclusions	88
8 Bibliographie	91	8 Bibliography	91
 Deutsch	 33		
1 Einleitung	34		
2 Die Verteidigung des Patois (19.–21. Jh.)	37		
2.1 Um 1900	37		
2.2 Der Erhalt des Patois: eine ungeahnte Widerstandsfähigkeit	42		
2.3 Patois schreiben	44		
3 Die Patois heute	46		
3.1 Profil der Sprecherinnen und Sprecher nach Art der Aneignung des Patois	46		
3.2 Post-Vernakularisierung	49		
4 Die Auswirkungen des Kontakts zwischen Französisch und Patois	52		
5 Die Situation der Westschweizer Patois heute	56		
6 Die Erwartungen der Patoissprechenden	58		
7 Schlussbemerkungen	61		
8 Bibliografie	91		

Les patois romands aujourd’hui: entre décroissance, résilience et attentes

Une synthèse

Marinette Matthey, Raphaël Maître, Yan Greub

1 Introduction

En Suisse romande, le français a été une langue étrangère ou seconde, à des degrés divers, pendant de nombreux siècles. La langue romane parlée sur la majeure partie du territoire s'est formée à partir du VI^e siècle sur un espace à cheval entre la France, l'Italie et la Suisse, en se diffusant à partir de Lyon le long des axes routiers traversant le massif du Mont Blanc, et en se démarquant des langues d'oc, au sud (provencal, auvergnat, limousin...) et d'oïl, au nord (franc-comtois, picard, wallon...). Son nom: le *francoprovençal*. Langue dialectale par excellence, il se décline en une grande diversité de variétés parlées; jamais promu au statut de langue officielle, il ne connaît pas de variété standard.

Une autre langue dialectale, le franc-comtois, qui fait partie du domaine d'oïl, occupe le canton du Jura et une partie de celui de Berne. La limite entre le franco-provençal et le franc-comtois jurassien sépare les Montagnes neuchâteloises des Franches-Montagnes jurassiennes; dans le canton de Berne, une zone de transition avec le francoprovençal s'étend dans le vallon de Saint-Imier et le district de Moutier (voir la carte).

Au début du Moyen-âge, celles et ceux qui ont appris à lire et à écrire l'ont fait en latin, mais dès le XIII^e siècle, le français se substitue peu à peu au latin dans les textes. Les habitants de la future Suisse romande qui peuvent apprendre à lire et à écrire vont le faire en français, ou en tout

cas dans une variété linguistique qui n'est pas celle qu'ils parlent, et qui est plus proche du français que celle-ci.

C'est ainsi qu'à partir du XIII^e siècle, une diglossie¹ dialectes-français se substitue progressivement à la diglossie dialectes-latin. Elle durera plusieurs centaines d'années mais connaîtra un changement graduel des équilibres, le français finissant par s'imposer au détriment des patois. Dès le début du XIX^e siècle, des personnes s'inquiètent de la disparition rapide des patois. Vers la fin des années 1890, des linguistes emportent le soutien de la Confédération et des cantons romands pour fonder le *Glossaire des patois de la Suisse romande* (GPSR), projet lexicographique de grande envergure, en arguant de la disparition rapide de «la langue de nos pères» ou de «l'ancien langage», selon les formules de l'époque. On peut parler d'un mouvement de simple conservation muséale: à la fin du XIX^e siècle, il ne s'agit pas de maintenir la transmission des patois, mais de documenter aussi bien que possible la langue avant tout orale d'une civilisation pastorale et artisanale qui s'efface devant le Progrès.

Contre toute attente, le francoprovençal et le franc-comtois n'ont pas entièrement disparu au cours du XX^e siècle, comme le prédisaient les premiers lanceurs d'alerte. Des personnes se sont mises à apprendre «leur» patois à l'âge adulte, en utilisant des textes, des dictionnaires, des listes de mots, en interrogeant des locu-

¹ Le terme *diglossie* qualifie la situation des espaces linguistiques où deux langues au moins coexistent avec des fonctions différentes, comme en Suisse alémanique aujourd'hui encore, où l'allemand standard sert surtout à l'écrit et aux contextes formels (prêche à l'église, informations télévisées...) et les dialectes à l'oral.

teurs et locutrices âgées lorsque c'était encore possible. Certaines de ces personnes sont aujourd'hui honorées du titre de *mainteneur* ou *mainteneuse* délivré par la Fédération romande et internationale des patoisants (FRIP). Cette dénomination distinguant les personnes qui font l'effort de «maintenir» les patois est empruntée au mouvement du Félibrige, fondé en 1854 par Frédéric Mistral pour illustrer et défendre la langue d'oc.

Un mouvement de défense des patois existe depuis la fin du XIX^e siècle. Il est soutenu depuis 1952 par la Radio suisse romande qui s'investit pour les faire entendre. Aujourd'hui, l'intérêt pour la «langue patrimoniale» perdure. On observe un net changement d'attitude à son endroit, par rapport à l'époque où le patois était stigmatisé ou interdit dans le cadre scolaire, comme c'était le cas dans le canton de Fribourg de 1886 à 1961.

Au début du XXI^e siècle, des militant·es de la cause du patois parviennent à faire inscrire le francoprovençal — déjà répertorié dans l'Atlas des langues en danger dans le monde de l'UNESCO — et le franc-comtois jurassien sur la liste des langues que la Suisse, en tant que signataire de la Charte des langues régionales ou minoritaires du Conseil de l'Europe (ci-après «la Charte»), se doit de protéger et promouvoir; l'ajout est approuvé par le Conseil fédéral le 7 décembre 2018.

Comment s'explique l'étonnante résilience des patois, qui en sont les acteurs? qui les défend aujourd'hui, qui les a défendus hier? avec quelles motivations, quels arguments, quels discours? comment évolue le statut du patois dans ce contexte, et comment évolue le patois lui-même? quelles sont les attentes des patoisants pour demain?

Ce sont des éléments de réponses à ces questions que nous allons tenter de synthétiser dans cette publication, après avoir fait un retour sur le passé pour mieux comprendre l'évolution de la question des patois depuis la fin du XIX^e siècle. Nous tiendrons ces éléments de l'analyse, d'une part, d'entretiens réalisés avec des témoins aux profils variés dans cinq cantons romands: Vaud, le Valais, Fribourg, Neuchâtel et le Jura; d'autre part, d'entretiens réalisés spécialement dans la commune d'Évolène, où le patois a conservé sa fonction vernaculaire; enfin, des positionnements exprimés par six représentants d'organismes de promotion du patois lors d'une table ronde que nous avons organisée en 2022.

Au moment de sa pleine vitalité (cf. carte p. 10), le francoprovençal couvrait tout ou partie de six des sept cantons romands: Vaud, Valais (partie romande), Genève, Fribourg (partie romande), Neuchâtel, et Berne (ouest de la partie romande, avec une zone de transition vers le franc-comtois). En France, il touche tout ou partie des départements suivants: Haute-Savoie, Savoie, Isère, Drôme, Ardèche, Rhône, Loire, Saône-et-Loire, Allier, Doubs et Jura; en Italie, la majeure partie de la Vallée d'Aoste et plusieurs vallées du Piémont occidental, ainsi que deux communes exclavées dans les Pouilles. Quant au franc-comtois, il couvre en Suisse tout le canton du Jura et l'est de la partie romande du canton de Berne; en France, la partie nord de la Franche-Comté et quelques communes adjacentes d'Alsace, de Bourgogne et de Champagne.



Carte de Delna Imhoff, GPSR.

2 La défense des patois (XIX^e–XXI^e siècles)

Les premières voix qui s’élèvent pour regretter le recul du vernaculaire s’entendent dès la première moitié du XIX^e siècle, mais les représentations et les idéologies qui donnent une certaine forme à ces discours d’alerte évoluent au cours de la période considérée.

2.1 Autour de 1900

Toutes les voix autorisées qui s’expriment à propos du patois au tournant des XIX^e et XX^e siècles considèrent qu’il faut en garder la mémoire, mais n’expriment pas de volonté de lutter contre leur disparition, inéluctable à courte échéance selon elles. Voici trois extraits représentatifs de ces discours (nos italiques). Ils proviennent pour les deux premiers du canton de Neuchâtel, où le patois disparaît rapidement, à une époque où il est encore une langue vernaculaire dans les cantons du Valais, de Fribourg et de ce qui deviendra le canton du Jura :

La langue de nos pères s’en va : cette langue que son énergie et sa simplicité rendaient si propre au commerce habituel de la vie et des affaires, cette langue qui était la compagne fidèle des mœurs et du caractère de nos ancêtres, cette langue qu’on leur parlait du haut des chaires sa-

crées et dont ils se servaient dans les plaidés, dans les marchés, dans leurs familles, *cette langue sera complètement éteinte dans moins d'une génération*. Déjà dans les villages, les enfants, non-seulement ne reçoivent plus leur instruction en patois, comme cela avait lieu encore au commencement de ce siècle, mais ils ne s’en servent plus même dans leurs jeux.²

L’enquête organisée dans tout le canton par les soins du Comité avait révélé la prompte disparition des *patoisants*, la plupart fort âgés, et la nécessité de profiter de la collaboration de ceux qui restaient encore pour recueillir de leur bouche des renseignements qui s’éteindraient avec eux et seraient à jamais perdus. (...). L’assemblée comprit l’urgence de la situation et l’importance du monument que nous élevons à l’idiome de nos pères, *dont la dernière heure sonnera avec celle du présent siècle*.³

Une génération s’est mise à parler français aux enfants. Ceux-ci, qui entendaient les vieux jacasser entre eux, comprenaient encore le patois sans le parler ; pour la troisième gène

2 Matile, 1841, tome 1, page 51-52 (note de bas de page).

3 Louis Favre, dans *Le Patois Neuchâtelois*, Wolfrath, 1895, page 2. Un comité de rédaction nommé par la Société cantonale d’histoire a recueilli des textes en patois de toutes les régions du canton et il recense 98 vrais patoisants et «des personnes qui comprennent le patois sans pouvoir parler» (La Sagne : une quinzaine ; La Béroche : une douzaine ; 3 à la Chaux-de-Fonds, etc.).

nération le dialecte était déjà devenu inintelligible, une espèce de langue secrète, dont les vieux se servaient lorsqu’ils ne voulaient pas être compris. Un jour, je m’adressais à une vieille du Val-de-Ruz en lui demandant : Savez-vous le patois ? Elle me répondit : Pourquoi ? Est-ce qu’il y a des oreilles de trop par ici ? Voilà où en est arrivé le patois dans ce canton. Il végète dans le canton de Vaud, il est déjà fort entamé dans le canton de Genève, il perd tous les jours du terrain dans les cantons catholiques : Fribourg, Berne et le Valais. *À la fin de ce nouveau siècle il n'y en aura plus trace!*⁴

Le lancement du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (GPSR) s’inscrit dans cette urgence : documenter pendant qu’il en est temps les langues vernaculaires qui reculent et s’effacent sous la pression du français. Documenter signifie recenser tous les écrits patois disponibles et toutes les études publiées sur les patois en Suisse romande, mais surtout, cela consiste à lancer une grande enquête lexicale par correspondance dans toute la Suisse romande. À cette fin, le GPSR constitue un réseau de plus de 100 informateur-trices réparti-es sur tout l’espace romand ; des volontaires «choisis surtout parmi les instituteurs, pasteurs, curés et autres notables, mais aussi parmi de simples agriculteurs. Quelques dames étaient du nombre»⁵.

L’investissement demandé est énorme : les correspondant·es vont répondre, sur

une durée de dix ans et à raison de deux par mois, à une série de 227 questionnaires (voir illustration 1), dont les thèmes visent à récolter le maximum de mots et expressions de la langue dans tous les domaines de la vie quotidienne. Au besoin, ils et elles vont enquêter à leur tour auprès des spécialistes de leur localité pour combler d’éventuelles lacunes. Près d’un million de fiches lexicales sont ainsi produites. Les résultats de la Grande enquête constituent le cœur du corpus servant à l’élaboration, toujours en cours, du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (voir illustration 2).

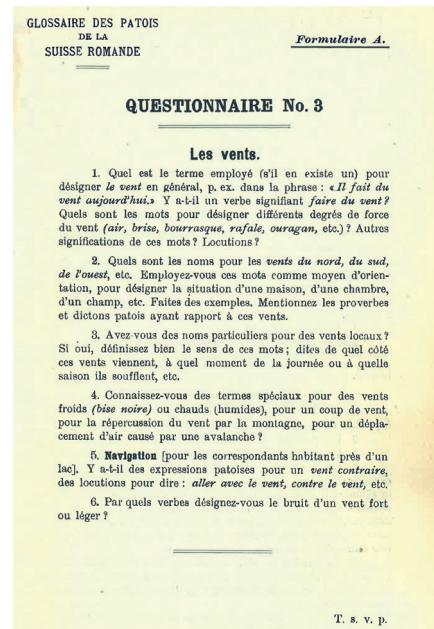


Illustration 1.

Première page du Questionnaire n° 3 envoyé aux correspondants du GPSR en 1900.

4 Gauchat, 1902, page 8.

5 Gauchat, 1914, page 13.

Et il faut l’entendre dire : Le bureau du glossaire ! Jamais charbonnier ne parla de sa vente avec plus de foi, de respect et d’amour. Le bureau du glossaire... Au fait, voulez-vous le voir ?

Vous pensez bien que je m’empressai d’accepter. Et voilà comment je fus introduit dans le sanctuaire des patois de la Suisse romande.

C'est une modeste pièce, au rez-de-chaussée d'une maison de la Hallerstrasse. Ce qui me frappe, en entrant, c'est l'ordre parfait qui règne partout. Toute la panoï de gauche est occupée par un cartonnier, où chaque canton romand a ses rayons.

— Ce sont nos fiches, me dit M. Gauchat. Nous en avons déjà six cent mille.

Je reste bouche bée. Hein ! Quoi ? six cent mille fiches ?

— Oui, continue le savant qui vient bien ne pas sourire de mon ébahissement, nous en avons déjà six cent mille ; mais nous en aurons un million dans quatre ans, et alors...

— Et alors ?...

— Alors, nous pourrons en opérer le dépouillement et commencer la publication.

J'apprends que le glossaire comptera probablement 60,000 mots. Pour le moment, deux secrétaires travaillent à recueillir les fiches que leur envoient les

Illustration 2.

Visite au Bureau du Glossaire, alors situé à Berne, d'un journaliste du *National suisse*, journal radical de la Chaux-de-Fonds, le 4 février 1905.

Pour réunir les fonds nécessaires à cette entreprise scientifique, Louis Gauchat, fer de lance de la fondation du GPSR, va rechercher des appuis politiques pour l’inscrire sous la bannière du devoir patriotique. Les cantons romands et la Confédération vont entrer en matière, des subsides pour la rédaction du Glossaire vont être votés dans les législatifs cantonaux (dominés par les milieux radicaux), parfois avec quelques oppositions. Ainsi, un horloger de la Chaux-de-Fonds, député socialiste au Grand Conseil, estime dans une intervention que «s'il y a une économie urgente à réaliser, c'est bien celle-là, car nous ne sommes pas dans une situation à consentir de pareilles fantaisies».⁶

Grâce à cet élan scientifique et patriote, le trésor des patois romands va

pouvoir se constituer. Le GPSR est aujourd’hui un des quatre *Vocabulaires nationaux* de la Confédération, qui recensent les mots et expressions de tous les dialectes romanches, tessinois, alémaniques et romands, dans un but de documentation de la langue et de description de la vie traditionnelle qui lui est liée.

Dans une envolée lyrique dont il a le secret, Louis Gauchat présente ainsi l’œuvre à venir :

Le Glossaire sera tout simplement l'image aussi fidèle que possible, en même temps que la pierre funéraire de nos patois romands. On y inscrira l'épitaphe : Ci-git la langue au moyen de laquelle nos ancêtres ont exprimé leurs pensées pendant vingt siècles. Cette langue était rude et imparfaite, mais elle suffisait à leurs besoins. Aussi l’aimaient-ils et ont-ils voulu que sa tombe fût ornée d'une pierre commémorative. Des herbes de toute sorte pousseront autour de cette pierre. Les herboristes viendront en cueillir quelques échantillons, ils les examineront soigneusement, et feront quelques-unes de ces petites découvertes grâce auxquelles s'enrichit de jour en jour la science humaine⁷.

La métaphore botanique montre que la dialectologie est inspirée par la pensée taxonomique et que les méthodes des sciences naturelles lui servent de modèle. Les mots et expressions des patois seront invento-

6 La *Sentinelle* (journal socialiste de la Chaux-de-Fonds), 22 novembre 1905.

7 Gauchat, 1902, page 24.

riés, classés et étiquetés comme les plantes le sont dans un herbier. Ainsi ils seront sauvés de l’oubli tout en faisant progresser la linguistique romane.

L’idéologie du progrès et le patriotism marquent les discours de l’époque 1900. On y entend aussi les échos de la théorie de l’évolution, qui permet d’expliquer pourquoi certaines espèces (langues) se développent tandis que d’autres disparaissent : les langues sont vues comme étroitement imbriquées à un type de civilisation, il est naturel que la langue noble et élégante de la civilisation française, forgée par la littérature, remplace celle d’une société agropastorale, et qui, bien que fort sympathique, n’en est pas moins «rude et imparfaite». Le français a su s’adapter à l’évolution historique, au progrès de la civilisation, contrairement aux patois qui semblent rester prisonniers de l’élevage et de l’agriculture traditionnels :

Il serait insensé de vouloir s’opposer à la marche du temps. Comme une vieille tour pittoresque mais barrant le passage, qui doit faire place à un tramway électrique, le patois devra reculer devant la langue française, plus souple, plus riche, unique, compréhensible à tout le monde, plus élégante, plus noble, glorieuse d’un grand passé littéraire et destinée à un grand avenir.⁸

On ne trouve aucune vision critique de la disparition des patois. On ne parle pas en-

⁸ Gauchat, 1902, page 24.

⁹ Francis Brodard, président romand et cantonal des patoisants, dans *L’Ami du patois* n° 61 (1988), page 3.

¹⁰ «Le patois tend à disparaître. S’il réussit à se conserver quelque part jusqu’à la fin de ce siècle, ce sera peut-être dans les vallées latérales du Valais.» (Gauchat, 1908, page 262).

core de *glottophagie*, comme le fera le sociolinguiste Louis-Jean Calvet, dès les années 1970, pour nommer le processus par lequel une langue s’impose dans une société par le biais de ses classes dominantes au détriment des langues locales ou minoritaires. Il faut se souvenir du patois, mais il faut investir dans la langue française.

Nous constatons aujourd’hui que les prédictions de nos prédécesseurs étaient trop pessimistes. Les locuteurs d’aujourd’hui le constatent aussi : «Ça fait vingt ans qu’on dit qu’il est mort et il est toujours là», s’exclame un homme politique jurassien. Non seulement les patois n’ont pas disparu, mais l’avènement du numérique leur donne une visibilité qu’ils étaient loin de connaître auparavant. Comment peut-on expliquer cette résilience inattendue ?

2.2 Le maintien des patois : une résilience inattendue

«On tente de l’apprendre, de sauver la valeur la plus authentique de notre patrimoine... et on y réussit au point de pouvoir dire que si un siècle n’a pas suffi à faire oublier le patois, le siècle qui suit n’y arrivera pas non plus.»⁹

Contrairement aux prédictions faites, le patois n’a donc pas complètement disparu au XX^e siècle, et comme le prévoyait Gauchat¹⁰, c’est dans les vallées latérales du Valais

qu’il s’est le mieux maintenu. La transmission spontanée, verticale, des parents aux enfants, au sein de la famille (mode conférant la compétence langagièr native, et probablement le seul mode auquel pensaient les auteurs des prédictions de vitalité que nous avons cités) a bien sûr reculé, mais elle n’a pas complètement disparu. Quelques enfants d’Évolène ont encore hérité d’un répertoire linguistique bilingue patois-français, et comptent ainsi parmi les locuteurs natifs du patois. Quelques familles dans cette commune parlent le patois au quotidien ; il reste la langue dominante au sein de leur foyer. Mais d’autres types de transmission doivent être pris en compte pour expliquer le maintien des patois.

Certains ont grandi dans un entourage pratiquant ou valorisant le patois, sans le parler eux-mêmes et souvent sans qu’on s’adresse directement à eux dans cette langue. Ils ont observé des interactions en patois, et y ont participé dans des situations de conversation bilingue. Leur socialisation langagièr a intégré le patois. Ils ont ainsi accédé aux manières de raconter, de converser en patois, ainsi qu’au lexique et aux manières de dire propres à cette langue. La phonologie et la prosodie, fondements de ce que l’on nomme couramment l’accent, ont fait partie du paysage sonore de leur enfance. Certains ont été sensibilisés par leur famille, voire par l’école, à des discours de valorisation des patois, sous l’angle de l’identité ou du patrimoine. Ils ont acquis dans leur socialisation première des compétences de compréhension du patois plus ou moins développées, ont été socialisés au patois. Ce vécu suscite chez une partie d’entre eux l’envie de «récupérer la langue», il leur promet l’appartenance au

groupe social restreint des patoisants, leur donne une légitimité et de précieuses ressources linguistiques pour le faire. C’est le plus souvent vers l’adolescence qu’ils et elles ont recherché activement à transformer les compétences de compréhension, acquises dans l’enfance, en compétences de production. Certains «se mettent au patois» dans des activités associatives ou sportives, qui renforcent la solidarité intragénérationnelle et intragroupe. La plupart sollicitent l’aide de leurs pairs, de leurs parents ou de leurs grands-parents. On peut parler ici d’une transmission horizontale et rétroactive, qui vient «raccommoder» la chaîne de transmission intergénérationnelle. Nous nommons locuteurs tardifs et locutrices tardives ces patoisant·es, qui forment une troisième catégorie en quelque sorte intermédiaire entre celles des locuteur·trices natif·ves et des néolocuteur·trices.

Les néolocuteur·trices typiques n’ont pas bénéficié de l’input langagier décrit au paragraphe précédent. Pour des raisons qui tiennent souvent au besoin de trouver (ou retrouver) des racines, ces personnes s’engagent dans un apprentissage motivé par l’envie de se réapproprier une langue propre censée exprimer de manière plus juste les manières de penser et de dire des gens qui ont peuplé la région que l’on habite ou à laquelle on s’identifie. Le mot racine apparaît plusieurs fois, spécialement dans le discours des locuteurs tardifs et des néolocuteurs. Nous considérons ce terme comme un marqueur de l’idéologie contemporaine valorisant les cultures traditionnelles comme porteuses d’authenticité, et l’enracinement comme un fondement d’identité. On peut résumer ainsi cette idéologie :

pour véritablement savoir qui l’on est, en tant qu’individu mais aussi en tant que groupe, il faut savoir d’où l’on vient et le patois est une médiation possible vers ce passé qui n’est plus, mais qui paradoxalement n’est pas mort, et qu’on peut redécouvrir en soi.

Les locuteurs tardifs et les néolocuteurs membres d’associations de patoisant·es ou participant d’une manière ou d’une autre à la pratique de la langue (par les réponses aux appels à traduction de *L’Ami du patois*, par exemple), sont les acteurs de cette résilience langagière non prise en compte par les précédents observateurs des patois romands, et qui s’exprime aujourd’hui par un slogan: *fô pâ caponâ*, « il ne faut pas abandonner, il ne faut pas renoncer », en patois valaisan. Par leur pratique, ils et elles réalisent à leur manière un travail d’aménagement linguistique. Leur but n’est généralement pas d’établir un standard supralocal à l’échelle des langues dialectales que sont le franco-provençal et le franc-comtois jurassien. Le champ d’action de chacun·e est plutôt, au contraire, sa propre variété locale ou régionale; on pourrait dire avec Gisèle Pannatier¹¹ que «chaque patoisant est un académicien de son patois». La création de *néologismes*, c'est-à-dire de nouveaux mots pour exprimer les réalités modernes, relève de cette pratique (voir plus bas au point 3). On peut parler d'une gestion de la diversité et de l'hétérogénéité par l'aménagement à l'échelle locale ou régionale, parfois cantonale comme le montrent les dénominations *patois vaudois* ou *patois fribourgeois*. Cet aménagement se distingue de celui d'une

langue officielle comme le français, destiné à imposer une norme commune à large échelle.

2.3 Écrire le patois

Aujourd’hui plus qu’hier, parmi les locuteurs tardifs et les néolocuteurs davantage que parmi les locuteurs natifs, la pratique du patois, langue pourtant considérée comme essentiellement orale, inclut l’écrit. Il s’agit pour chacun et chacune de montrer son patois dans différents genres de textes (récit, poésie, histoire drôle, paroles de chansons, sms...), en illustrant sa phraséologie (en même temps que son propre talent d’auteur·trice), tout en comptant sur l’agilité du lectorat ou du public habitué à décoder la variation. L’écrit rend aussi possible l’élaboration et l’utilisation d’outils d’apprentissage.

Or, dès que l’on veut rédiger un texte en patois, surgit la question de savoir comment l’écrire, puisqu’il n’y a pas de standard. Des linguistes et des patoisant·es ont proposé des façons de faire, ont mis au point des systèmes graphiques, des traditions régionales se sont développées. En Valais, où les spécificités locales des patois sont les plus marquées, les graphies à base phonétique sont privilégiées malgré la difficulté de codage et de décodage ressentie du fait de l’écart entre ces graphies et l’orthographe du français à laquelle tout un chacun est habitué. Il en va de même dans le canton de Fribourg, bien que les patois y soient moins diversifiés; un système graphique à base phonétique, partagé dès la

fin du XIX^e siècle par plusieurs auteurs littéraires gruyériens, est aujourd’hui pris pour référence. Quant au néolocuteur et à la néolocutrice neuchâtelois·e qui nous ont accordé un entretien, pour communiquer sur WhatsApp, il et elle prennent pour modèle la graphie à base phonétique d’un texte littéraire neuchâtelois de la fin du XIX^e siècle.

Pour la majeure partie du canton de Vaud, c'est au contraire un système proche de l'orthographe du français (intégrant tout de même des graphèmes spécifiques) qui est aujourd’hui le plus largement utilisé. Il en est de même dans le canton du Jura. Les patoisant·es sont habitué·es à cette diversité des graphies: «*Je pense qu'on ne peut apprendre le franco-provençal qu'à travers un patois et à travers son écriture. [...] Personnellement, je ne pratique pas des écritures phonétiques, puisque je suis Vaudoise. J'ai l'habitude d'une écriture un peu étymologique*» déclare une néolocutrice.

Le thème des dictionnaires de patois apparaît spontanément dans tous les entretiens. On les consulte pour apprendre le sens d'un mot lu ou entendu, ou pour acquérir du vocabulaire de manière plus ou moins systématique, comme le rapporte cette jeune Fribourgeoise: «*À l'école primaire, en cinq, sixième, on avait appris un chant en patois pour le premier mai, et puis eh bien j'en avais parlé à la maison, tout ça, et mon papa avait un ou deux dictionnaires de patois, et puis on s'était dit, eh bien à midi, à chaque repas, on cherche un mot dans le dictionnaire et on regarde comment ça se dit en patois*». En outre, lorsqu'il s'agit d'écrire un texte, on fait appel à un ou plusieurs dictionnaires et ils servent de modèles pour l'écriture du patois.

Quant à ce locuteur tardif d’Évolène, à l’aise dans la maîtrise de la langue courante, c'est un intérêt essentiellement culturel qu'il attribue au dictionnaire, en lui attribuant une fonction conservatrice: cet outil donne accès au lexique sorti d’usage, qui risque sans lui de tomber dans l’oubli:

«La chose que je trouverais intéressante [c'est] d'écrire le patois pour faire un dictionnaire, c'est pour garder des anciens mots qu'on utilise plus maintenant, pour des métiers qui existent plus maintenant, pour des outils qu'on utilise plus maintenant; ça c'est des choses qui se perdent, vu qu'on en parle pas, vu que on les utilise plus».

Un projet de dictionnaire peut structurer l’activité d'une association pendant deux ou trois décennies, comme en témoignent plusieurs personnes rencontrées dans les cantons de Vaud, du Valais et de Fribourg. Une fois publié, l’ouvrage devient un symbole de cette activité; voir illustration 3.



Illustration 3.

Cortège du centenaire de la Société des Armaillis de la Gruyère, 1^{er} mai 2022.

3 Les patois aujourd’hui

Dans cette section, nous présentons une synthèse des six entretiens de groupes réalisés avec des patoisants et des patoises, pour la plupart membres de sociétés de patoisants dans les cantons de Vaud, Jura, Fribourg, Valais et Neuchâtel (25 personnes au total, la plus jeune dans la vingtaine, la plus âgée dans la nonantaine), ainsi que les propos tenus lors d'une table ronde intitulée « Quelle politique linguistique pour les patois ? ». Organisée conjointement par la Fédération romande et internationale des patoisants (FRIP) et le Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR) lors de la fête des patoisants à Porrentruy en septembre 2022, celle-ci a réuni six patoisant·es engagé·es à divers titres dans des institutions de valorisation et de promotion du patois des cantons du Jura, de Fribourg, du Valais et de Vaud.

3.1 Profil des locuteur·trices selon les modalités d'appropriation du patois

Aucune des personnes rencontrées n'a grandi dans une famille où on parlait exclusivement le patois, mais plusieurs racontent que certaines personnes de leur entourage leur adressaient la parole en patois et qu'elles répondraient en français. Cette situation de bilinguisme familial asymétrique s'apparente à un mode de communication également connu des familles migrantes, où les parents s'adressent à leurs enfants en langue d'origine, tandis que ces derniers privilient la langue locale, celle de leurs

pairs, dans laquelle ils sont scolarisés. On peut parler d'une situation de microdiglossie, modalité particulière de minorisation linguistique dans laquelle la fonction de la langue d'origine est restreinte à la communication familiale, tandis que la langue de l'environnement social majoritaire, prenant l'ascendant, couvre tous les autres domaines fonctionnels.

Plusieurs témoins parlent par ailleurs de la « fonction cryptique » du patois, qui offre la possibilité de sélectionner des destinataires dans un groupe pour leur adresser un énoncé qui restera incompris des autres membres du groupe. Des témoins, plutôt âgés, disent en souriant que cette fonction a renforcé leur motivation à apprendre le patois. Ainsi, cette Fribourgeoise de 75 ans raconte qu'elle a appris le patois en cachette de ses parents qui ne voulaient pas qu'elle parle une autre langue que le français. Enfin, plusieurs témoins mentionnent le chant choral et le théâtre comme des activités où ils ont découvert le patois et appris à l'aimer.

Sur les 25 personnes rencontrées, seules 3, dans la septantaine, ont un profil de *locuteurs natifs*: un homme et deux femmes. Toutes trois ont été socialisées dans le patois, en compréhension et en production, durant leur enfance. Les deux femmes sont membres d'une société de patoisant·es.

Le profil de *locuteur tardif* peut être attribué à 6 autres personnes. Parmi celles-ci, ce Valaisan d'une vingtaine d'années témoignant qu'il « savait le patois depuis tout petit », mais qu'il a commencé à

répondre à sa mère et à sa sœur systématiquement en patois un an seulement avant la date de notre entretien (août 2022). Il parle exclusivement patois avec un de ses amis de la commune voisine.

Un autre jeune de 20 ans témoigne d'une même décision. «*Vers 15 [ans] je me suis dit : je veux parler patois. Parce que je le parlais pas si mal, et de temps en temps je le parlais avec mon père, et je me suis dit : maintenant je veux parler patois ; et j'ai un peu décidé de parler plus que patois avec mon père et mes grands-parents. Du coup, à partir de là, j'ai commencé à bien m'améliorer ; j'écris un peu, j'essaie d'écrire un peu les mots de chez nous*».

Une Valaisanne, retraitée depuis peu, témoigne du même vécu : un entourage familial bilingue patois-français, une vie professionnelle passée en dehors de la commune et un retour au moment de la retraite, où elle s'investit beaucoup pour la société de patoisants·es de sa commune. Elle rend compte ainsi de son acquisition du patois : «*Ce que j'avais appris de façon passive, si on veut, m'était resté pas si mal que ça. Je me suis rendu compte que je sais plus que ce que je croyais savoir. Il y a des mots, des expressions, des trucs qui reviennent des fois depuis très très loin et qui m'étonnent des fois moi-même*». Elle cherche aussi toutes les occasions pour parler patois, avec sa sœur qui a le même profil, ou avec des personnes âgées du village, qu'elle tente de convaincre, bien que sans grand succès, de venir parler et enseigner aux réunions de la société.

Les personnes correspondant à notre dernier profil, celui des néolocuteurs et néolocutrices, sont les plus nombreuses (16). Les deux témoins les plus typiques de

cette catégorie ont été rencontrés à Neuchâtel, où le patois est considéré comme «mort» depuis le début du XX^e siècle. Pour le premier, Neuchâtelois dans la cinquantaine, l'input à la base de sa compétence en patois provient essentiellement de textes. En s'aidant de la graphie phonétique du *Glossaire des patois de la Suisse romande* et de documents dialectologiques, notamment des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, il s'est entraîné à se «*tordre la bouche jusqu'à ce [qu'il] estime arriver à parler de manière fluide en patois*». Il considère que les textes enregistrés par des néolocuteurs ne restituent pas toujours le paroxytonisme du francoprovençal. Des contacts avec des patoisants fribourgeois, valaisans ou valdôtains lui ont aussi permis «*par imitation*» d'apprendre la «*façon d'accentuer*» le francoprovençal, même s'il est conscient que le patois neuchâtelois est différent. La langue qu'il a reconstituée d'après la documentation existante est bien du francoprovençal, et il estime qu'un locuteur des Montagnes neuchâteloises du XIX^e siècle trouverait son accent un peu bizarre, mais qu'il reconnaîtrait sa langue.

Ce premier témoin est devenu l'enseignant de la seconde, qui explique ainsi sa motivation pour apprendre le patois : «*Pour aller de l'avant, il faut aussi savoir d'où on vient. Je crois que les racines, c'est important dans nos histoires de peuples, mais aussi personnelles. J'étais pas du tout consciente qu'avant nous avions une langue qui était la nôtre, et qu'elle a été interdite aux enfants de l'époque, parfois de manière rude. Et en même temps, c'est aussi une solidarité avec des peuples d'aujourd'hui à qui on interdit de parler leurs langues. Je*

pense que c'est important, c'est nos racines, c'est notre langue, c'est très important».

Une Fribourgeoise d'une soixantaine d'années, membre active d'une société, raconte que son rapport au patois est surtout passé par le chant, car dès l'âge de 5 ans, elle chantait en patois dans une chorale. Elle le dit d'emblée : «*C'est clair que je suis pas du tout une primlocutrice*». Dans le même panel, une femme dans la vingtaine compare son intérêt pour le patois à celui qu'elle avait pour le latin au Collège : «*Il y a aussi cette dimension de l'ancien, de la tradition, un peu du trésor qu'on veut conserver. Je suis aussi assez attachée aux traditions culturelles du canton... Il ne faut pas que ça se perde*».

Dans le panel jurassien, constitué de 4 personnes, toutes membres de la Fédération des patoisants du canton du Jura (FPCJ), une femme dans la soixantaine explique que sa mère était «*une vraie patoisante*», et qu'elle aurait bien voulu transmettre cette langue à ses enfants, mais que sa belle-mère, Française, a exigé qu'on ne parle pas patois aux enfants. Une autre raconte que sa mère utilisait encore des «*petites phrases*», des «*petits mots*» mais qu'elle n'a pas entendu davantage de patois dans son enfance.

La néolocutrice la plus âgée, 97 ans, raconte que «*toute petite*» (dans les années 1930, à Lausanne), elle entendait son grand-père lire les histoires en patois du *Conteur vaudois*. Elle n'y comprenait rien, mais elle voyait que les adultes s'en amusaient beaucoup : «*Ma grand-mère faisait ses cuivres avec de la Sigoline le samedi après-midi et ils riaient. Mon grand-père lisait et ils riaient*». Ce n'est qu'à l'âge de 40 ans qu'elle devient membre d'une so-

ciété de patoisants. Nous la considérons comme une néolocutrice (plutôt que locutrice tardive) parce que le patois entendu dans l'enfance n'était pas utilisé dans une situation conversationnelle : c'était une lecture à voix haute faite par une seule personne et destinée à divertir un public. Cette anecdote rappelle que le patois vaudois est celui qui, par la publication régulière de récits plaisants dans *Le Conteur vaudois*, a été patrimonialisé le plus tôt en Suisse romande. Ce journal, qui se présentait sous le bandeau «*Littérature nationale-Agriculture-Industrie*», publiait un récit en patois (*La soup' à la farna*) dès sa première livraison (29 novembre 1862), entre un article sur les archives cantonales et une causerie sur le Théâtre de Lausanne.

Le terme *néolocuteur* est introduit une seule fois dans tout notre corpus, dans le panel vaudois. Une participante évoque rapidement un problème de légitimité : «*On pouvait apprendre un patois qu'avec sa mère, les néolocuteurs c'était mal vu*». L'imparfait signale que cette période est révolue. Il n'en reste pas moins qu'un manque d'authenticité est souvent prêté au parler des néolocuteurs, l'authenticité étant considéré comme inconciliable avec l'apprentissage formel. La personne qui témoigne de son parcours d'apprentissage entièrement formel du patois constate néanmoins qu'il lui permet aujourd'hui de parler avec des patoisants vaudois mais aussi savoyards, et qu'à son tour elle donne des cours de patois à des jeunes qui déclinent l'apprendre.

Pour résumer cette section, retenons que l'évolution récente des profils de locuteurs·trices en Suisse romande a complexifié le statut du patois. Celui-ci reste une

langue *vernaculaire*, c'est-à-dire servant aux interactions du quotidien, pour un nombre de personnes faible et décroissant. Bien qu'inexorable, la décroissance est plus lente que ne le prévoyaient les observateurs au XIX^e siècle, et les patois deviennent une langue *postvernaculaire* pour une partie croissante de ses locuteurs et locutrices.

3.2 Postvernacularisation

Postvernacular: un adjectif savant, forgé avec le préfixe *post-* tiré de la préposition latine *post* «après», qui entre dans une série déjà riche: *postmoderne*, *postcolonial*, *poststructuraliste*, *postchrétien*, *postislamiste*, etc. La notion de *postvernacularité* a été proposée au début de ce siècle par un auteur américain, Jeffrey Shandler, pour qualifier le yiddish dans son statut actuel. Refusant une vision pessimiste de la réalité consistant à voir dans le yiddish une langue qui se serait éteinte lors de l'émigration ou de l'élimination génocidaire de ses locuteurs, il met au contraire en évidence, par cet adjectif, la signification qu'il continue d'avoir pour de nombreux Juifs, même s'ils ne la parlent pas au quotidien, et que de nombreuses personnes non juives montrent de l'intérêt pour les caractéristiques de cette langue germanique métissée. Il y a donc pour le yiddish un glissement du statut de vernaculaire, dans la communauté juive de l'est de l'Europe (et de l'émigration new-yorkaise), à celui de vernaculaire hérité, à la fois menacé et hypervalorisé, qui draine des énergies nouvelles pour montrer la langue, pour exploiter ses ressources lexicales et structurales à des fins néologiques, et pour la mettre en scène dans des

créations littéraires en prose ou en vers, dans des chants et des pièces de théâtre. Le processus de *postvernacularisation* s'amorce lorsque les fonctions symboliques d'une langue (identitaires et culturelles, qui se manifestent notamment dans la création littéraire, poétique ou théâtrale) progressent alors que les fonctions communicatives ordinaires régressent. Les pratiques langagières en patois visent davantage aujourd'hui à illustrer la langue et ses possibilités d'expression qu'à coordonner les activités de la vie de tous les jours, même si cette fonction ordinaire a encore cours. Ce critère s'applique au francoprovençal dès le XIX^e siècle dans le canton de Neuchâtel, comme en témoigne la publication du recueil *Le Patois neuchâtelois*, pièce maîtresse de la littérature dialectale locale; il se manifeste plus tard avec la fondation des amicales de patoisants, dans plusieurs cantons romands à partir des années 1940. Nous constatons aujourd'hui, en Suisse romande, alors que la fonction vernaculaire des patois est réduite à l'extrême, l'essor de diverses pratiques comme la mise en ligne de vidéos expliquant une expression en patois, la rédaction de dictionnaires et lexiques, imprimés ou en ligne, de textes littéraires – paroles de chansons, pièces de théâtre, traductions de textes modernes ou anciens en différents patois.

La disposition de panneaux bilingues dans l'espace public manifeste aussi le processus de postvernacularisation. En Valais, de tels panneaux ont été placés sur les ponts du réseau routier cantonal enjambant les cours d'eau (voir illustration 4). Ce projet, initié par la Fondation valaisanne pour le développement et la promotion du patois, a été soutenu financièrement par le

Canton, sur une décision du Grand Conseil valaisan en 2013, cofinancé pour moitié par les Communes concernées, et réalisé par des locuteurs locaux en partenariat avec la Fondation. Le projet proposait initialement l'inscription du nom patois en grands caractères au sommet du panneau, et de l'équivalent officiel en français en plus petits caractères au-dessous; les directives de l'Office fédéral des routes (OFROU) et du Canton ont imposé une taille de caractères uniforme et la préséance du nom officiel, au haut du panneau. Cet exemple de visibilisation, ainsi que la négociation qui a permis sa concrétisation, illustrent bien le déploiement de la fonction de monstration liée au processus de postvernacularisation.



Illustration 4.
Panneau bilingue dans l'espace public valaisan.

L'exploitation du patois à des fins de marketing constitue elle aussi une manifestation de ce processus. Par exemple, un centre commercial est baptisé *Velâdz* («village» en patois gruyérien) au centre-ville de Bulle; des hôtels sont nommés *Hôtâ* («demeure, foyer» en patois jurassien) dans le Jura; des panneaux publicitaires vous

souhaitent la *Binvinyète* dans le canton de Fribourg (voir illustration 5); etc.



Illustration 5.
Panneau de bienvenue à Charmey. © Réane Ahmad

La fonction de monstration prépondérante dans une langue postvernaculaire répond d'une part à des besoins identitaires et culturels intimement liés à l'affectivité et à la créativité (plaisir d'entendre — ou de s'entendre —, d'écrire, de parler ou de chanter en patois), d'autre part à des fonctions marchandes liées au marketing de l'authenticité. Il s'agit moins, pour les membres d'associations rencontrés, de devenir bilingues et d'employer le patois dans les interactions ordinaires du quotidien, que de fédérer les personnes intéressées autour de la découverte et de l'apprentissage du patois, pour que l'on continue à le parler, à le lire, et à l'écrire, dans les genres particuliers que sont les récits de la vie d'autrefois, les histoires drôles, les comédies, etc. Dans ces pratiques, l'écrit joue un rôle important, alors que dans son usage vernaculaire, l'oral reste prépondérant. La postvernacularisation prolonge la vitalité de la langue par la pratique langagière dans des contextes de valorisation culturelle, et lui assure son maintien par la permanence de l'écrit.

4 Les effets du contact entre le français et les patois

Les langues en contact génèrent des phénomènes empiriquement bien connus. On en rend compte par les notions d’interférence, calque, emprunt, faux-amis, etc. Pour la plupart des gens éduqués dans une société unilingue dominée par un standard (sur-normé notamment en France et en Belgique, dans une moindre mesure en Suisse romande également), certains effets de l’interférence linguistique, parfois appelés *mélange*, sont vus comme un signe d’incompétence linguistique et/ou de paresse. Maîtriser une langue, c’est pouvoir tout dire dans cette langue, autrement dit «avoir un mot pour chaque chose».

Dans une situation où deux langues se côtoient étroitement au sein du répertoire langagier des locuteurs et locutrices bilinques, les mots passent très facilement d’une langue à l’autre. Mais le contact entre langues est rarement équilibré. Selon les domaines, l’une dispose de davantage de ressources pour s’exprimer de manière fluide que l’autre. Si une langue «envahie» dispose d’institutions lui permettant de salarier des linguistes, des néologismes équivalents pourront être forgés pour qu’elle puisse rester compétitive dans la catégorie des langues qui peuvent tout dire. Ainsi, FranceTerme s’applique à proposer chaque mois des équivalents français aux anglicismes courants, comme *culture de l’éveil* (*woke culture*), *prospective inspirée du design* (*design fiction*) ou *infolettre* (*newsletter*). On observe une pratique analogue pour défendre le romanche contre la

germanisation: *tschitschapulvra* (littéralement «suce-poussière») est l’équivalent de l’allemand *Staubsauger* «aspirateur» (littéralement «suce-poussière» également).

Dans le contact des patois avec le français, ce dernier occupe la place dominante, et son influence sur le patois est manifeste. Le processus de *relexification* (évolution rapide du lexique patois par l’incorporation massive de mots adaptés du français) est souvent thématisé par les témoins. Le néolocuteur de patois neuchâtelois explique que les substantifs *lâteu* et *avâtedje* sont des emprunts de *lenteur* et *avantage* avec adaptation aux caractéristiques phonétiques du patois (en l’occurrence, dénasalisation de [ã] en [a:], amuïssement du *r* final et introduction de l’affriquée [dʒ] pour le français [ʒ]). Il faut préciser que l’emprunt de *avantage* est attesté en Suisse romande depuis le XIV^e siècle, ainsi qu’en toponymie (signe de son ancienneté, cf. GPSR, tome II, page 138). L’exemple de *yachyè* (calque de *glacier*), qui supplante *byeùnyo* en patois d’Évolène, est donné par plusieurs témoins; l’emprunt au français *étènsèle* («étincelle») est davantage usité que *èfelùye*. Le phénomène est encore plus saillant lorsque le vocabulaire d’un domaine technique provient en grande partie du français.

Nous nous sommes également penchés sur un phénomène phonétique qui touche à un trait distinctif du francoprovençal. Contrairement au français qui fait toujours porter l’accent sur la dernière syllabe des

mots et réduit la voyelle post-accentuelle à un «e muet» (oxytonisme), le francoprovençal est une langue qui connaît le paroxytonisme, c'est-à-dire que l’accentuation peut tomber sur l’avant-dernière syllabe du mot et que la dernière syllabe contient alors une voyelle non accentuée, *atone*. Ainsi /a/ dans *Èvolëinna* (Évolène), /ɔ/ dans *vérirro* (verre) et /ɛ/ dans *rire* (rire). Nous avons pu montrer (Maître, à paraître; Matthey & Maître, à paraître) que les voyelles finales atones du patois d’Évolène sont encore présentes dans la variété parlée par deux locuteurs âgés nés dans les années 1930, tandis qu’elles ont disparu de celle parlée par deux femmes nées dans les années 1980. Ces quatre personnes définissent deux pôles d’un continuum linguistique qui rend visible un aspect de l’évolution du patois. La variété la plus ancienne est représentée par les deux locuteurs de plus de 80 ans, la plus récente par deux locutrices dans la quarantaine.

Comment les témoins jugent-ils l’influence du français sur le patois, et comment y réagissent-ils? La francisation est généralement vue comme une baisse qualitative. «C’est clair qu’avec le temps, au niveau du vocabulaire, du phrasé, de la syntaxe, on n’a plus la qualité du patois de nos grands-pères», regrette un locuteur d’Évolène. Un témoin d’Évolène considère problématique de dire: «Adònn y’ê ouêt lo kapô, è pouè dèjòtt y’ê dèntrêtt lè boujîye, è pouè apré y’ê dèmountâ la kulâsse, è pouè...» (Alors j’ai ouvert le capot, et puis dessous j’ai enlevé les bougies, et puis après j’ai démonté la culasse, et puis...), parce que [ka'po], [bu'ʒi:j] et [ky'las] sont pour lui des mots français.

Généralement, la réaction prend la forme d’une résistance linguistique: pour

beaucoup de patoisants, il importe de maintenir la distance du patois par rapport au français. Ils tentent donc de contrer les effets de la convergence en privilégiant – ou du moins en valorisant – les variantes autochtones face aux variantes concurrentes influencées par le français ou considérées comme telles. Cette forme de purisme – ou de *redialectalisation* – se manifeste de la manière la plus consciente dans le lexique. Une participante au panel gruyérien pointe le verbe *èvokâ*, emprunté récemment au français «évoquer, rappeler à la mémoire». Et notre témoin de se demander, avec une nuance d’indignation: «Mais franchement, dans quelle famille on peut bien dire cela? C’est <chè rêmèmorâ>, c’est autre chose que les mots avec du français». Elle regrette aussi l’expression *chè prêjéntâ, me prêjento*, calquée sur le français «se présenter, je me présente» (les salutations et les présentations font rituellement partie des premières leçons en langue étrangère ou seconde, il en va de même pour le patois). Cette traduction «mot à mot» du français ne respecte pas, selon elle, la manière de dire propre au patois. Il faudrait plutôt recourir à la phraséologie patoise et dire *chè bayí a konyèvre*, littéralement «se donner à connaître», même si *chè prêjéntâ* est en réalité un emprunt relativement ancien. Mais le sentiment d’une influence française suffit à déclencher le réflexe de stigmatisation et de purisme; quant à *chè bayí a konyèvre* («s’annoncer, se faire connaître; révéler son identité, se faire reconnaître»), son aspect idiomatique lui confère un surcroit de légitimité face à l’emprunt ressenti.

Par ailleurs, dans le canton de Vaud, le groupe de néolocuteurs préparant une réé-

dition augmentée du dictionnaire de patois vaudois s'est donné la mission de créer des néologismes¹² pour contrer par la création lexicale le processus d'emprunt massif, dans la ligne déjà esquissée par l'auteur de la dernière édition (2006), Frédéric Duboux. Parmi les néologismes de 2006, on retrouve l'aspirateur à poussière : *niflye-puffa*, littéralement « renifle-poussière »¹³, qui rappelle le néologisme romanche *tschitschapulvra*.

La phonologie, bien qu'elle échappe plus facilement à la conscience linguistique d'une partie des locuteurs, fait fondamentalement l'objet d'une attention similaire. En particulier, le maintien des voyelles atones devient un enjeu important. Ce trait caractéristique du francoprovençal est repéré et mentionné par plusieurs témoins, parfois comme une difficulté d'apprentissage. Dans les habitudes de lecture en français, en effet, *Velâdzo* sera lu [vela'dzo], avec accentuation de la dernière syllabe, malgré le graphème spécialement forgé par une agence de communication pour signaler que le o final ne porte pas l'accent tonique (voir illustration 6). Rappelons que cette création typographique est avant tout un élément de marketing par mise en scène d'un emblème d'authenticité, dont on n'attend guère d'impact réel sur la prononciation courante. Elle n'est d'ailleurs pas reprise dans les supports numériques, pour les raisons pratiques qu'on imagine, et le centre commercial de Bulle est plutôt référencé sous le nom *Velâdzo Bulle*, ce qui réduit encore la maigre chance d'assister à la résurgence du o final atone chez les monolingues francophones.



Illustration 6.

Un signe typographique spécial note la voyelle finale non accentuée.

Si elles ont tendance à disparaître dans l'évolution naturelle du patois, les voyelles finales atones font donc l'objet d'une attention particulière de la part de locuteurs tardifs et de néolocuteurs. C'est pourquoi elles pourraient reprendre de la vigueur dans le cadre d'un apprentissage formel. À Évolène, la comparaison à vingt ans d'écart de mêmes locuteur-trices a permis de mettre au jour une tendance discrète à contrer leur disparition par une voyelle d'appui substitutive redonnant corps au rythme paroxytonique du francoprovençal.

Ces pratiques relèvent d'une volonté consciente de conserver une distance significative entre les langues, de manière à freiner le processus naturel de convergence qui les rapproche.

12 https://www.dicopatoisvd.ch/images/documents/Mots_en_essai.pdf

13 Duboux, 2006, page 154.

5 La situation des patois romands aujourd’hui

Notre enquête a été l'occasion de poser une loupe sur différentes manières de vivre le patois aujourd’hui. Cette variété de vécus a été mise en lien avec les trois catégories d'une typologie de locuteur-trices établie pour décrire la dynamique actuelle des pratiques du francoprovençal et du franc-comtois jurassien.

La situation des patois en Suisse romande peut se voir comme un continuum à deux pôles, où l'un des pôles est occupé par la situation de la commune d'Évolène et l'autre par le canton de Vaud.

À Évolène, le patois est encore une langue vernaculaire (les séances de certaines commissions communales se déroulent en patois), les patoisant-es rencontré-es se disent volontiers bilingues. D'aucun-es pensent que la situation perdurera grâce aux familles patoisantes, même peu nombreuses (avec des enfants grandissant dans un environnement bilingue), grâce aussi aux locuteurs tardifs et locutrices tardives indigènes. L'identité évolénarde se construit aujourd'hui encore, en partie, sur l'attachement au patois et sur l'usage de cette langue, sans exclusion des néolocuteur-trices que peuvent par exemple devenir les conjoints venus d'ailleurs. La nécessité de fonder une association de patoisants n'est généralement pas ressentie. Plusieurs interlocuteurs relèvent au contraire avec une certaine fierté l'inutilité d'une telle association, puisque la pratique du patois est naturelle. Autrefois stigmatisé, le patois est vu aujourd'hui comme une langue patrimoniale précieuse, et envié à ses locuteurs devenus aussi rares que fiers; une langue dont la valeur croît au gré des discours sur la diversité

des langues et l'importance de sauver celles en danger de disparition. La postvernacularisation est aussi à l'œuvre à Évolène, elle prend appui sur les fonctions vernaculaires; toutes les personnes rencontrées saluent par exemple le rôle joué par les médias valaisans pour faire entendre le patois au grand public.

À l'autre bout du continuum, le statut postvernaculaire du patois vaudois ne s'adosse plus à des pratiques vernaculaires quotidiennes mais uniquement aux pratiques associatives (groupes de discussion, cours de patois, production d'une revue, publications du Groupement du Dictionnaire...). Comme mentionné plus haut (point 2.1), c'est dans ce canton que le patois bénéficie de la plus longue tradition de patrimonialisation de l'ancien vernaculaire.

Entre ces deux pôles, le patois est encore une langue vernaculaire en Gruyère, parmi certaines personnes qui revendiquent leur bilinguisme et disent parler patois tous les jours; mais les activités théâtrales ou chorales et la rédaction de dictionnaires au sein des sociétés patoisantes sont aussi très présentes.

En dehors de ce continuum, il faut mentionner la situation du canton de Neuchâtel, où le patois des Montagnes a été reconstitué par le néolocuteur passionné que nous avons présenté au point 2.1 et qui transmet désormais ses connaissances à une amie. Il n'y a aucune volonté de créer une société de patoisants dans le canton de Neuchâtel. L'engagement des deux néolocuteurs rencontrés se fait sous le signe du plaisir et non de la militance.

6 Les attentes des patoisants

Ci-après, nous réexaminons les discours recueillis dans notre enquête sous l’angle des attentes exprimées vis-à-vis des autorités publiques, et en particulier des actions attendues par les acteurs concernés de la part de la Suisse en tant que signataire de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires.

Le récent ajout du francoprovençal et du franc-comtois jurassien sur la liste des langues régionales que la Confédération et les cantons se doivent de protéger est salué par les membres des associations de patoisants. Une responsable valaisanne considère en effet que le patois «*n'est pas seulement un bien des patoisants. La langue est un bien culturel [...] et le patois ne concerne pas que les patoisants, il concerne autant les non-patoisants. [...] Ce n'est pas nécessaire qu'ils parlent le patois, mais qu'ils sachent ce qu'est le patois*».

Il s'agit, au-delà de la reconnaissance de sa valeur culturelle, de donner sur le patrimoine linguistique des informations «*correctes*», aptes à pallier le déficit de connaissances à son sujet, qui va actuellement jusqu'à la confusion entre patois et français régional.

À Évolène, plusieurs personnes ignoraient jusqu'à notre rencontre le nouveau statut fédéral du francoprovençal et du franc-comtois jurassien, et la plupart n'ont pas d'attentes précises quant aux actions souhaitables qui pourraient en découler. Toutes en revanche saluent le changement d'attitude qui s'est produit face au patois lors des dernières décennies.

Dans une autre commune valaisanne (Salvan), l'Association *Li Charvagnou*, a été

fondée en 1994, à l'instigation d'une conseillère communale. Elle est soutenue par plusieurs communes alentour. Les membres actuels sollicitent les derniers locuteurs natifs âgés, mais ces derniers sont peu enclins à s'engager comme locuteurs modèles. Les membres des *Charvagnou* craignent le manque de relève. C'est le cas aussi dans le canton du Jura, où les sociétés sont avant tout des lieux d'apprentissage du patois, où on consulte différents glossaires et dictionnaires pour améliorer ses connaissances. Rappelons que le canton du Jura a fait œuvre de pionnier en inscrivant dans sa Constitution de mars 1977 (art. 42, al. 2) que l'État et les communes «veillent et contribuent à la conservation, à l'enrichissement et à la mise en valeur du patrimoine jurassien, notamment du patois». Cette reconnaissance constitutionnelle n'a pas inversé la dynamique de minorisation du patois (dans ces deux situations, davantage encore dans le Jura que dans le Bas-Valais, le français a entièrement remplacé le patois comme langue vernaculaire); en revanche, elle répond au besoin symbolique des patoisants que leur langue soit officiellement reconnue. Elle répond aussi à un besoin de soutien financier pour faciliter la réalisation d'activités de valorisation et d'enseignement; elle a notamment permis la création du Réseau *patois*, qui propose des cours d'introduction au patois dans les écoles et sensibilise les élèves aux traces du patois repérables dans les noms de lieux.

En Gruyère également, la reconnaissance du francoprovençal par la Charte

devrait permettre d'appuyer des projets d'enseignement du patois à l'école. «*Si une fois dans sa scolarité chaque élève, chaque Suisse romand entend parler ne serait-ce qu'une petite heure de temps du patois, ce n'est pas trop demander aux autorités, et c'est énorme pour le patois, parce qu'au minimum ils savent que ça existe*», argüe un jeune enseignant; car «*ce n'est pas le cas actuellement*», et il incombe à l'école d'y remédier. La Charte a un effet positif sur la reconnaissance de la valeur du patois, sur sa visibilisation, bien que plusieurs témoins espèrent que le patois ne se modernisera pas à outrance, et qu'il restera fidèle à la tradition agropastorale dont il est l'expression.

Dans le canton de Vaud, des voix revendentiquent de plus en plus instamment une aide étatique: «*La reconnaissance dans la Charte des langues minoritaires oblige l'État quand même à s'en occuper dans une certaine mesure*», plaide une locutrice rencontrée.

Plusieurs intervenants à la table ronde de Porrentruy lui font écho. Ainsi la représentante des associations de patoisants des Franches-Montagnes et présidente de la FRIP déclare: «*En ce qui concerne les autorités, ce que je demande, comme il y a la Charte des langues régionales et minoritaires qui a été acceptée par le Conseil fédéral, [...] j'aimerais qu'on ait plus de force pour défendre ce qu'on fait [...]. Quand on met sur pied des grands projets, avoir quand même une petite manne financière: c'est important, c'est ça qui nous donne aussi de l'élan pour continuer*».

De manière générale, les attentes exprimées par les patoisants lors de nos en-

tretiens de groupes sont relativement peu élevées, cela s'expliquant en partie par le fait qu'une bonne partie d'entre eux n'étaient pas au courant de l'ajout récent du francoprovençal et du franc-comtois dans le 7^e Rapport périodique relatif à la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. Mis-ès au courant, ils et elles expriment un intérêt modéré, comme si cette reconnaissance officielle n'allait pas changer significativement la situation, ni ralentir la dynamique évolutive des patois. Certains expriment tout de même un certain espoir. Par ailleurs, ce que l'on pourrait appeler une «conscience pandialectale» francoprovençale ou franc-comtoise, associée à des connaissances géographiques, historiques et linguistiques apparait davantage chez les néolocuteur-trices pour qui la fonction postvernaculaire du patois est prédominante.

Les personnes s'exprimant au nom des associations, en revanche, ne manquent pas d'invoquer la Charte dans des déclarations publiques, comme à Porrentruy lors de la table ronde de la dernière fête des patoisants, ou comme dans le dernier procès-verbal de l'assemblée annuelle de la FRIP: «Il est important d'initier les jeunes générations au patois (...). Ce serait (...) un sacrilège de renoncer au précieux héritage (...) d'autant plus qu'aujourd'hui, les langues minoritaires sont officiellement reconnues. Profitons de cette reconnaissance pour ne pas nous reposer sur nos lauriers.»¹⁴⁾ La Société cantonale des patoisants fribourgeois rappelle sur son site internet avoir œuvré pour la reconnaissance du francoprovençal: «Avec la FRIP,

qui a son siège à Lausanne, la société cantonale a fait les démarches pour faire reconnaître le francoprovençal (dont fait partie notre patois) comme langue minoritaire, ce qui fut fait en 2018 »¹⁵.

Les attentes des participant·es à la table ronde face aux autorités cantonales et fédérales peuvent être résumées en trois points :

1. Reconnaissance publique de la valeur culturelle du patois. On pourrait penser que l’inscription par la Confédération du francoprovençal et du franc-comtois jurassien sur la liste des langues protégées par la Charte répond en elle-même à ce besoin. Pourtant, l’ignorance de cette inscription par une grande partie des personnes concernées semble indiquer que le besoin de reconnaissance n’est pas entièrement satisfait.
2. Sensibilisation de la population non patoisante à l’existence de l’ancien vernaculaire, à son origine et à sa valeur patrimoniale, en particulier par une intégration limitée, au moins symbolique, dans l’enseignement scolaire.
3. Soutien financier aux initiatives des associations et des patoisant·es visant à valoriser le patois, à stimuler sa pratique et permettre son apprentissage.

7 Conclusion

Dans notre recherche, nous avons examiné la situation actuelle des patois en Suisse romande en mettant en lumière différentes manières de vivre ces langues. La situation des patois est décrite comme un continuum à deux pôles, entre Évolène où le patois reste une langue vivante et intégrée au quotidien, quoique de manière décroissante, et Vaud, où il fait l’objet d’une patrimonialisation depuis le XIX^e siècle.

Contredisant les prévisions pessimistes du début du XX^e siècle, les patois s’entendent encore aujourd’hui. Cela s’explique d’une part par l’essor des fonctions symboliques et culturelles de la langue minorisée, dont la fonction *vernaculaire* diminue mais la fonction *postvernaculaire* devient prépondérante. Elle est à attribuer d’autre part à l’émergence de nouvelles catégories de locuteurs – les locuteurs tardifs et les néolocuteurs, à côté des locuteurs natifs – et aux efforts de revitalisation déployés par eux: aménagement linguistique, apprentissage méthodique, production de textes et de dictionnaires, création littéraire. Ces différentes pratiques, souvent liées à l’écriture, expliquent la *résilience* inattendue des patois.

En contact permanent avec le français, les patois sont fortement influencés par lui: on observe une francisation de la langue, notamment du lexique et de la structure phonologique. Face à cette francisation, ressentie négativement, la résistance prend plusieurs formes, nuancées en fonction des catégories de locuteurs: d’une part une tendance à l’archaïsme lexical, d’autre part un travail d’aménagement néologique

consistant à créer de nouveaux mots pour désigner les objets du quotidien (comme la télévision, le téléphone, l’ascenseur, etc.), enfin, dans l’espace francoprovençal, on observe un effort de maintien du paroxytonisme. Toutes ces pratiques manifestent un effort de *redialectisation* en cours.

La Charte européenne des langues régionales ou minoritaires demande (à l’article 7, lettre h) que les autorités assurent «la promotion des études et de la recherche sur les langues régionales ou minoritaires dans les universités ou les établissements équivalents». Notre enquête répond à cette obligation. Nous espérons que nos résultats contribueront à sensibiliser les personnes et instances intéressées aux modalités de pratique actuelles des patois romands, et qu’ils seront utiles aux choix d’actions publiques répondant à leurs attentes et besoins.

15 <https://patoisants.ch/histoire>

Die Westschweizer Patois heute: zwischen Niedergang, Widerstands- kraft und Erwartungen

Eine kurze Übersicht

Marinette Matthey, Raphaël Maître, Yan Greub

1 Einleitung

In der Westschweiz war Französisch über viele Jahrhunderte hinweg in unterschiedlichem Ausmass eine Fremd- oder Zweisprache. Die im grössten Teil des Gebiets gesprochene romanische Sprache bildete sich ab dem 6. Jahrhundert im Raum zwischen Frankreich, Italien und der Schweiz heraus, indem sie sich von Lyon aus entlang der Verkehrswege durch das Mont-Blanc-Massiv ausbreitete und sich von den Sprachen im Süden (*langues d'oc*: Provenzalisch, Auvergnatisch, Limousinisch...) und im Norden (*langues d'oïl*: Franc-Comtois, Pikardisch, Wallonisch...) abgrenzte. Ihr Name: das *Frankoprovenzalische*. Als Dialektsprache schlechthin gibt es eine grosse Vielfalt an gesprochenen Varietäten; da sie nie zur Amtssprache erhoben wurde, kennt sie keine Standardvarietät.

Eine weitere Dialektsprache, das zu den *langues d'oïl* gehörende Franc-Comtois, wird im Kanton Jura und einem Teil des Kantons Bern gesprochen. Die Grenze zwischen dem Frankoprovenzalischen und dem jurassischen Franc-Comtois trennt die Neuenburger Berge von den jurassischen Freibergen. Im Kanton Bern erstreckt sich eine Übergangszone zum Frankoprovenzalischen im Tal von Saint-Imier und im Bezirk Moutier (siehe Karte).

Im frühen Mittelalter lernten diejenigen, die lesen und schreiben lernten, dies auf Latein, doch ab dem 13. Jh. wurde das Lateinische in den Texten nach und nach durch das Französische ersetzt. Die Bewohner der künftigen Westschweiz, die lesen und

schreiben lernen konnten, taten dies auf Französisch oder zumindest in einer Sprachvarietät, die nicht die von ihnen gesprochene Sprache war, und dem Französischen näherstand.

Ab dem 13. Jahrhundert wurde so die Diglossie¹ Dialekt-Latein allmählich durch die Diglossie Dialekt-Französisch ersetzt. Letztere hatte mehrere Jahrhunderte Bestand, wobei sich allerdings das Gleichgewicht nach und nach verschob und sich das Französische schliesslich auf Kosten des Patois durchsetzte. Ende der 1890er Jahre gewannen Linguisten die Unterstützung des Bundes und der Westschweizer Kantone für die Gründung des *Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR)*, eines lexikografischen Grossprojekts, und argumentierten mit dem raschen Verschwinden der „Sprache unserer Väter“ oder der „alten Sprache“, wie die damaligen Formulierungen lauteten. Man kann dies als ein museales Projekt zur Sprachkonservierung betrachten: Ende des 19. Jahrhunderts geht es nicht darum, die Weitergabe des Patois zu sichern, sondern die vor allem gesprochene Sprache einer ländlich und handwerklich geprägten Zivilisation, die vor dem Fortschritt zurückweicht, so gut wie möglich zu dokumentieren.

Entgegen allen Befürchtungen und Vorhersagen der frühen Warner sind das Frankoprovenzalische und das Franc-Comtois im Laufe des 20. Jahrhunderts nicht gänzlich verschwunden. Als Erwachsene begannen Personen, mithilfe von Texten, Wörterbü-

¹ Der Begriff *Diglossie* bezeichnet eine sprachliche Situation, in der mindestens zwei Sprachen mit verschiedenen Funktionen koexistieren. Dies ist etwa in der heutigen Deutschschweiz der Fall, wo das Standarddeutsche vor allem im Schriftlichen und in formellen Kontexten (Predigten, Informationen im Fernsehen...) verwendet wird und der Deutschschweizer Dialekt in der gesprochenen Sprache.

chern und Wortlisten, oder indem sie befragte Sprecherinnen und Sprecher befragten, soweit dies noch möglich war, „ihr“ Patois zu lernen. Mache dieser Personen werden heute von der *Fédération romande et internationale des patoisants (FRIP)* mit dem Titel *Hüterin* oder *Hüter (mainteneuse, mainteneur)* geehrt. Diese Bezeichnung für Personen, die sich um die „Pflege“ von Dialekten bemühen, ist der *Félibrige*-Bewegung entlehnt, die 1854 von Frédéric Mistral gegründet wurde, um das Okzitanische zu fördern und zu erhalten.

Eine Bewegung zum Erhalt des Patois besteht seit Ende des 19. Jahrhunderts. Sie wird seit 1952 vom Westschweizer Radio unterstützt, das sich dafür einsetzt, dass die Sprache gehört wird. Das Interesse an der „Sprache der Väter“ dauert auch heute noch an. Es ist ein deutlicher Wandel in der Einstellung gegenüber dem Dialekt zu beobachten, verglichen mit der Zeit, als das Patois in der Schule stigmatisiert oder verboten war, wie dies im Kanton Freiburg von 1886 bis 1961 der Fall war.

Anfang des 21. Jahrhunderts gelang es Patois-Aktivisten, das Frankoprovenzalische – das bereits im UNESCO-Atlas der gefährdeten Sprachen der Welt aufgeführt war – und das jurassische Franc-Comtois auf die Liste der Sprachen zu setzen, die die Schweiz als Unterzeichnerin der Charta der Regional- oder Minderheitensprachen des Europarats (im Folgenden „die Charta“) schützen und fördern muss. Dieser Zusatz wurde am 7. Dezember 2018 vom Bundesrat verabschiedet.

Wie erklärt sich die erstaunliche Widerstandskraft des Patois, wer sind die treibenden Kräfte? Wer verteidigt es heute, wer hat dies früher getan? Mit welchen Motiva-

tionen, welchen Argumenten, welchem Diskurs? Wie entwickelt sich der Status des Patois in diesem Kontext und wie entwickelt sich das Patois selbst? Welche Erwartungen haben die Sprechenden des Patois für die Zukunft?

Nach einem Blick auf die Vergangenheit zum besseren Verständnis der Patois-Frage seit Ende des 19. Jahrhunderts werden wir in der vorliegenden Publikation versuchen, Antworten auf diese Fragen zu geben. Wir stützen uns für unsere Analysen einerseits auf Interviews, die wir in den fünf Westschweizer Kantonen Waadt, Wallis, Freiburg, Neuenburg und Jura mit Personen unterschiedlichen Profils geführt haben. Andererseits beziehen wir uns auf Interviews, die wir gezielt in der Gemeinde Évolène durchgeführt haben, wo das Patois seine Funktion als Mundart bewahrt hat. Außerdem ziehen wir Stellungnahmen heran, die sechs Vertreter von Organisationen zur Förderung des Patois anlässlich eines von uns 2022 veranstalteten Runden Tisches abgegeben haben.

Zu seiner Blütezeit umfasste das Frankoprovenzalische (s. Karte S. 36) sechs der sieben Westschweizer Kantone ganz oder teilweise: Waadt, Wallis (französischsprachiger Teil), Genf, Freiburg (französischsprachiger Teil), Neuenburg und Bern (westlicher Teil des französischsprachigen Gebiets mit einem Bereich im Übergang zum Franc-Comtois). In Frankreich sind folgende Departements ganz oder teilweise betroffen: Haute-Savoie, Savoie, Isère, Drôme, Ardèche, Rhône, Loire, Saône-et-Loire, Allier, Doubs und Jura; in Italien der grösste Teil des Aostatals und mehrere Täler des westlichen Piemonts sowie zwei Exklaven in Apulien. Was das Franc-Comtois betrifft, so

erstreckte es sich in der Schweiz über den gesamten Kanton Jura und den westlichen Teil des französischsprachigen Gebiets des Kantons Bern. In Frankreich umfasste es den nördlichen Teil der Franche-Comté und



Karte von Delna Imhoff, GPSR.

2 Die Verteidigung des Patois (19.–21. Jh.)

Erste Stimmen, die den Rückzug der Regionalsprache bedauern, erheben sich seit der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts, wobei sich die Repräsentationen und Ideologien, die diesen Warnungen zugrunde liegen, im Laufe der untersuchten Periode ändern.

2.1 Um 1900

Alle massgebenden Äusserungen zum Patois an der Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert drehen sich darum, dass die Erinnerung an die Sprache bewahrt werden muss, sagen jedoch nichts über einen Willen, gegen sein Verschwinden zu kämpfen, das laut ihnen kurz bevorsteht. Es folgen drei repräsentative Auszüge aus Aussagen (unsere Hervorhebungen), wobei die ersten beiden aus dem Kanton Neuenburg stammen, wo das Patois schnell verschwindet, wohingegen es zu dieser Zeit in den Kantonen Wallis, Freiburg und im Gebiet des zukünftigen Kanton Jura noch die Regionalsprache ist.

La langue de nos pères s'en va: cette langue que son énergie et sa simplicité rendaient si propre au commerce habituel de la vie et des affaires, cette langue qui était la compagne fidèle des mœurs et du caractère de nos ancêtres, cette langue qu'on leur parlait du haut des chaires sacrées et dont ils se servaient dans les plaids, dans les marchés, dans

leurs familles, cette langue sera complètement éteinte dans moins d'une génération. Déjà dans les villages, les enfants, non-seulement ne reçoivent plus leur instruction en patois, comme cela avait lieu encore au commencement de ce siècle, mais ils ne s'en servent plus même dans leurs jeux.

[Die Sprache unserer Väter ist am Verschwinden: Diese Sprache, die durch ihre Energie und Einfachheit so geeignet für den üblichen Lebens- und Geschäftsverkehr war, diese Sprache, die die treue Begleiterin der Sitten und des Wesens unserer Vorfahren war, diese Sprache, die von den heiligen Kanzeln zu ihnen gesprochen wurde und die sie auf den Gerichten, auf den Märkten und in ihren Familien benutztten, diese Sprache wird in weniger als einer Generation vollständig erloschen sein. Schon jetzt werden die Kinder in den Dörfern nicht nur nicht mehr im Patois unterrichtet, wie es noch zu Beginn dieses Jahrhunderts der Fall war, sondern sie verwenden es auch nicht mehr bei ihren Spielen.]²

L'enquête organisée dans tout le canton par les soins du Comité avait révélé la prompte disparition des *patoisants*, la plupart fort âgés, et la né-

2 Matile, 1841, tome 1, S. 51-52 (Fussnote).

cessité de profiter de la collaboration de ceux qui restaient encore pour recueillir de leur bouche des renseignements qui s'éteindraient avec eux et seraient à jamais perdus. (...). L'assemblée comprit l'urgence de la situation et l'importance du monument que nous élevons à l'idiome de nos pères, dont la dernière heure sonnera avec celle du présent siècle.

[Die vom Komitee organisierte Umfrage hat das baldige Verschwinden der Patoissprecher, die meist hochbetagt sind, aufgezeigt, und die Notwendigkeit, die Mitarbeit der noch Verbliebenen zu nutzen, um aus ihrem Munde Auskünfte zu erhalten, die mit ihnen verschwinden und für immer verloren sein würden. (...). Die Versammlung erkannte die Dringlichkeit der Lage und die Bedeutung des Denkmals, dass wir der Sprache unserer Väter errichten, deren letzte Stunde zusammen mit der des gegenwärtigen Jahrhunderts schlagen wird.]³

Une génération s'est mise à parler français aux enfants. Ceux-ci, qui entendaient les vieux jacasser entre eux, comprenaient encore le patois sans le parler; pour la troisième génération le dialecte était déjà devenu inintelligible, une espèce de langue secrète, dont les vieux se servaient

lorsqu'ils ne voulaient pas être compris. Un jour, je m'adressais à une vieille du Val-de-Ruz en lui demandant: Savez-vous le patois ? Elle me répondit: Pourquoi? Est-ce qu'il y a des oreilles de trop par ici? Voilà où en est arrivé le patois dans ce canton. Il végète dans le canton de Vaud, il est déjà fort entamé dans le canton de Genève, il perd tous les jours du terrain dans les cantons catholiques : Fribourg, Berne et le Valais. À la fin de ce nouveau siècle il n'y en aura plus trace!

Eine Generation begann, mit den Kindern Französisch zu sprechen. Diese hörten die Alten miteinander schwatzen und verstanden das Patois noch, ohne es zu sprechen. Für die dritte Generation war das Patois bereits unverständlich geworden, eine Art Geheimsprache, derer sich die Alten bedienten, wenn sie nicht verstanden werden wollten. Einmal wandte ich mich an eine alte Frau aus dem Val-de-Ruz und fragte sie: Sprechen Sie Patois? Sie antwortete: Warum? Gibt es hier zu viele Ohren? So weit ist es mit dem Patois in diesem Kanton gekommen. Im Kanton Waadt vegetiert es vor sich hin, im Kanton Genf ist es bereits stark geschwächt, und in den katholischen Kantonen Freiburg, Bern und Wallis verliert es täglich an Boden. Am Ende des neuen Jahrhun-

derts wird es keine Spur mehr davon geben!⁴

Die Gründung des *Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR)* ist Teil dieser Dringlichkeit: solange es noch geht, die Regionalsprachen, die unter dem Druck des Französischen zurückgehen und verschwinden, dokumentieren. Es sollen alle verfügbaren Schriften auf Patois und alle veröffentlichten Studien zum Patois in der Westschweiz erfasst werden. Vor allem aber wird in der gesamten Westschweiz per Korrespondenz eine grosse Erhebung des Wortschatzes gestartet. Zu diesem Zweck baute das GPSR ein Netzwerk von über 100 Informantinnen und Informanten auf, die über die ganze Romandie verteilt waren: Freiwillige, die „vor allem unter Lehrern, Pfarrern und anderen Persönlichkeiten, aber auch unter einfachen Landwirten ausgewählt wurden. Einige Damen waren ebenfalls darunter.“⁵

Der Aufwand ist enorm: Die Korrespondentinnen und Korrespondenten werden über einen Zeitraum von zehn Jahren und zwei Mal pro Monat insgesamt 227 Fragebögen beantworten (siehe Abbildung 1), deren Inhalte darauf abzielen, möglichst viele Wörter und Ausdrücke der Sprache aus allen Bereichen des täglichen Lebens zu sammeln. Wenn nötig, fragen sie ihrerseits bei Fachleuten ihres Ortes nach, um allfällige Lücken zu schließen. So werden fast eine Million Wortkarten erstellt. Die Ergebnisse der Grossen Umfrage bilden den Kern des Korpus für die noch laufende Erstellung des *Glossaire des patois de la Suisse romande* (siehe Abbildung 2).

3 Louis Favre, in *Le Patois Neuchâtelois*, Wolfrath, 1895, S. 2. Ein von der kantonalen historischen Gesellschaft ernanntes Redaktionskomitee hat aus allen Regionen des Kantons Texte in Patois gesammelt und verzeichnet 98 echte Patoissprechende und „Personen, die Patois verstehen, ohne es zu sprechen“ (unsere Übersetzung) (La Sagne: etwa fünfzehn; La Béroche: ein Dutzend; 3 in La Chaux-de-Fonds usw.).

4 Gauchat, 1902, S. 8.

5 Gauchat, 1914, S. 13.

QUESTIONNAIRE No. 3

Les vents.

1. Quel est le terme employé (s'il en existe un) pour désigner *le vent* en général, p. ex. dans la phrase: «Il fait du vent aujourd'hui». Y a-t-il un verbe signifiant *faire du vent*? Quels sont les mots pour désigner différents degrés de force du vent (*air, brise, bourrasque, rafale, ouragan, etc.*)? Autres significations de ces mots? Localités?

2. Quels sont les noms pour les *vents du nord, du sud, de l'est, etc.*? Employez-vous ces mots comme moyen d'orientation, pour désigner la situation d'une maison, d'une chambre, d'un champ, etc. Faites des exemples. Mentionnez les proverbes et dictons patois ayant rapport à ces vents.

3. Avez-vous des noms particuliers pour des vents locaux? Si oui, définissez bien le sens de ces mots; dites de quel côté ces vents viennent, à quel moment de la journée ou à quelle saison ils soufflent, etc.

4. Connaissez-vous des termes spéciaux pour des vents froids (*bise noire*) ou chauds (*humides*), pour un coup de vent, pour la répercussion du vent par la montagne, pour un déplacement d'air causé par une avalanche?

5. Navigation [pour les correspondants habitant près d'un lac]. Y a-t-il des expressions patoisées pour un *vent contre*, des locations pour dire: *aller avec le vent, contre le vent, etc.*

6. Par quels verbes désignez-vous le bruit d'un vent fort ou léger?

T. s. v. p.

Abbildung 1:

Erste Seite des Fragebogens Nr. 3, der 1900 an die Korrespondenten des GPSR gesendet wurde

Et il faut l'entendre dire: Le bureau du glossaire! Jamais charbonnier ne parla de sa vente avec plus de foi, de respect et d'amour. Le bureau du glossaire... Au fait, voulez-vous le voir?

Vous pensez bien que je m'empressai d'accepter. Et voilà comment je fus introduit dans le sanctuaire des patois de la Suisse romande.

C'est une modeste pièce, au rez-de-chaussée d'une maison de la Hallerstrasse. Ce qui me frappe, en entrant, c'est l'ordre parfait qui règne partout. Toute la partie de gauche est occupée par un cartonnier, où chaque canton romand a ses rayons.

— Ce sont nos fiches, me dit M. Gauchat. Nous en avons déjà six cent mille.

Je reste bouche bée. Hein! Quoi? six cent mille fiches?

— Oui, continue le savant qui vient bien ne pas sourire de mon ébahissement, nous en avons déjà six cent mille; mais nous en aurons un million dans quatre ans, et alors...

— Et alors?...

— Alors, nous pourrons en opérer le dépouillement et commencer la publication.

Abbildung 2:

Besuch durch einen Journalisten der liberalen Zeitung *National suisse* aus La Chaux-de-Fonds am 4. Februar 1905 im Büro des Glossars in Bern

Um die notwendigen Mittel für dieses wissenschaftliche Unterfangen aufzubringen, suchte Louis Gauchat, die treibende Kraft hinter der Gründung des GPSR, nach politischer Unterstützung, um es als patriotische Pflicht zu verankern. Die Westschweizer Kantone und der Bund gingen auf das Anliegen ein und in den (von liberalen Kreisen dominierten) kantonalen Parlamenten wurden Subventionen für die Erstellung des Glossars bewilligt, wenn auch gegen einige Widerstände. So meint ein Uhrmacher aus La Chaux-de-Fonds, sozialistischer Abgeordneter im Grossen Rat, in einem Redebeitrag, dass „wenn es eine dringend notwendige Einsparung gibt, dann ist es diese, denn wir sind nicht in der Situation, in der wir solchen Fantastereien zustimmen müssten.“ (Unsere Übersetzung).⁶

Dank diesem wissenschaftlichen und patriotischen Schwung kann der Schatz der Westschweizer Patois angehäuft werden. Das GPSR ist heute eines der vier *Nationalen Wörterbücher* des Bundes, die Wörter und Ausdrücke aller rätoromanischen, Tessiner, deutschsprachigen und welschen Dialekte erfassen, mit dem Ziel, die Sprache zu dokumentieren und den dazugehörigen traditionellen Alltag zu beschreiben.

In dem ihm eigenen lyrischen Über schwang stellt Louis Gauchat das zukünftige Werk folgendermassen vor:

Le Glossaire sera tout simplement l'image aussi fidèle que possible, en même temps que la pierre funéraire de nos patois romands. On y inscrira l'épitaphe: Ci-git la langue au moyen

de laquelle nos ancêtres ont exprimé leurs pensées pendant vingt siècles. Cette langue était rude et imparfaite, mais elle suffisait à leurs besoins. Aussi l'aimaient-ils et ont-ils voulu que sa tombe fût ornée d'une pierre commémorative. Des herbes de toute sorte pousseront autour de cette pierre. Les herboristes viendront en cueillir quelques échantillons, ils les examineront soigneusement, et feront quelques-unes de ces petites découvertes grâce auxquelles s'enrichit de jour en jour la science humaine.

[Das Glossar wird nicht weniger als das möglichst getreue Abbild und gleichzeitig der Grabstein unserer Westschweizer Patois sein. Seine Grabinschrift wird lauten: Hier ruht die Sprache, mit der unsere Vorfahren zwanzig Jahrhunderte lang ihre Gedanken ausgedrückt haben. Diese Sprache war rau und unvollkommen, aber sie genügte ihren Bedürfnissen. Sie liebten sie und wollten, dass ihr Grab mit einem Gedenkstein geschmückt wird. Um diesen Stein herum werden Gräser jeglicher Art wachsen. Pflanzenkundler werden kommen, um einige Exemplare zu pflücken, sie sorgfältig zu untersuchen und einige der kleinen Entdeckungen zu machen, durch die die menschliche Wissenschaft von Tag zu Tag reicher wird.]⁷

Die Pflanzenmetapher zeigt, dass die Dialektologie vom Denkansatz der Taxonomie inspiriert ist und dass ihr naturwissenschaftliche Methoden als Vorbild dienen. Die Wörter und Ausdrücke des Patois werden inventarisiert, klassifiziert und mit einem Etikett versehen, wie Pflanzen in einem Herbarium. So werden sie vor dem Vergessen bewahrt und gleichzeitig wird die romanische Sprachwissenschaft vorangebracht.

Fortschrittsglauben und Patriotismus prägen die Diskurse der Zeit um 1900. Auch die Evolutionstheorie spielt eine Rolle, die erklärt, warum sich bestimmte Arten (Sprachen) entwickeln, während andere aussterben: Sprachen werden als eng mit einem Zivilisationstyp verbunden gesehen, und so ist es nur natürlich, dass die edle und elegante Sprache der französischen Zivilisation, die durch die Literatur geformt wurde, die Sprache einer ländlichen Agrargesellschaft ersetzt, die zwar sehr sympathisch, aber dennoch „rau und unvollkommen“ ist. Das Französische hat sich der historischen Entwicklung, d.h. dem Fortschritt der Zivilisation, angepasst, im Gegensatz zu den Patois, die der traditionellen Viehzucht und Landwirtschaft verhaftet zu bleiben scheinen:

Il serait insensé de vouloir s'opposer à la marche du temps. Comme une vieille tour pittoresque mais barrant le passage, qui doit faire place à un tramway électrique, le patois devra reculer devant la langue française, plus souple, plus riche, unique, compréhensible à tout le monde, plus élégante, plus noble, glorieuse d'un

grand passé littéraire et destinée à un grand avenir.

[Es wäre töricht, sich dem Lauf der Zeit widersetzen zu wollen. Wie ein alter, malerischer, aber den Weg versperrender Turm, der einer elektrischen Strassenbahn weichen muss, wird das Patois vor der französischen Sprache zurückweichen müssen, die flexibler, reicher, einzigartig, für alle verständlich, eleganter und edler ist, den Ruhm einer grossen literarischen Vergangenheit hat und für eine grosse Zukunft bestimmt ist.]⁸

Kritik am Verschwinden des Patois wird nicht geübt. Man spricht noch nicht von *Glottophagie* wie später der Soziolinguist Louis-Jean Calvet ab den 1970er Jahren, um den Prozess zu bezeichnen, durch den sich in einer Gesellschaft eine Sprache über ihre herrschenden Klassen auf Kosten der Regional- oder Minderheitensprachen durchsetzt. Man muss sich an das Patois erinnern, aber in die französische Sprache investieren.

Heute zeigt sich, dass die Vorhersagen unserer Vorgänger zu pessimistisch waren. Das stellen auch die heutigen Sprechenden fest: „Seit zwanzig Jahren sagt man, dass es tot ist, und es ist immer noch da“, ruft ein jurassischer Politiker aus. Die Patois sind nicht nur nicht verschwunden, sondern mit dem Aufkommen des digitalen Zeitalters erhalten sie eine Sichtbarkeit, von der sie früher weit entfernt waren. Wie lässt sich diese ungeahnte Widerstandsfähigkeit erklären?

6 La *Sentinelle* (sozialistische Zeitung aus La Chaux-de-Fonds), 22. November 1905.

7 Gauchat, 1902, S. 24.

8 Gauchat, 1902, S. 24.

2.2 Der Erhalt des Patois: eine ungeahnte Widerstandsfähigkeit

«On tente de l'apprendre, de sauver la valeur la plus authentique de notre patrimoine... et on y réussit au point de pouvoir dire que si un siècle n'a pas suffi à faire oublier le patois, le siècle qui suit n'y arrivera pas non plus.»

[„Man versucht, es zu lernen, den ureigensten Wert unseres Erbes zu retten... und ist dabei so erfolgreich, dass man sagen kann: Wenn ein Jahrhundert nicht ausgereicht hat, um das Patois vergessen zu machen, wird es das nächste Jahrhundert auch nicht schaffen.“]⁹

Entgegen allen Vorhersagen ist das Patois im 20. Jahrhundert nicht vollständig verschwunden, und hat sich, wie von Gauchat vorhergesagt,¹⁰ in den Seitentälern des Wallis am besten gehalten. Die spontane, vertikale Weitergabe innerhalb der Familie von den Eltern zu den Kindern (die *Erstsprachkompetenz* verleiht und an die die Autoren der zitierten Vitalitätsprognosen wahrscheinlich dachten) ist zwar zurückgegangen, doch nicht völlig verschwunden. Einige Kinder in Évolène sind noch zweisprachig Patois-Französisch aufgewachsen und zählen mit ihrem Sprachrepertoire somit zu den *Patois-Muttersprachlern*. Einige Familien in dieser Gemeinde sprechen das Patois

im Alltag; es bleibt die vorherrschende Sprache in ihrem Haushalt. Aber auch andere Arten der Weitergabe müssen berücksichtigt werden, um die Aufrechterhaltung des Patois zu erklären.

Mache sind in einem Umfeld aufgewachsen, in dem Patois verwendet oder geschätzt wird, ohne es selbst zu sprechen und oft ohne, dass sie direkt in dieser Sprache angesprochen wurden. Sie haben Interaktionen auf Patois verfolgt und sich an zweisprachigen Gesprächssituationen beteiligt. Das Patois war Teil ihrer sprachlichen Sozialisation. Sie hatten Zugang dazu wie erzählt wird, wie Gespräche auf Patois geführt werden sowie zum Wortschatz und den typischen Redewendungen. Phonologie und Prosodie, die Grundlagen dessen, was man gemeinhin als Akzent bezeichnet, waren Teil der akustischen Landschaft ihrer Kindheit. Einige wurden durch ihre Familie oder sogar die Schule für Diskurse sensibilisiert, in denen das Patois unter dem Aspekt der Identität oder des Kulturerbes aufgewertet wird. Sie haben in ihrer frühen Sozialisierung mehr oder weniger ausgeprägte Verstehens-Kompetenzen des Patois erworben; sie sind *mit dem Patois sozialisiert* worden. Diese Erfahrung weckt bei einem Teil von ihnen den Wunsch, „die Sprache wiederzugewinnen“, sie erhoffen sich Zugehörigkeit zur kleinen sozialen Gruppe der Patoisants, die Sprache verleiht ihnen Legitimität und wertvolle Ressourcen. Meistens haben sie sich erst im Jugendalter aktiv darum bemüht, die in der Kindheit erworbenen passiven Kompetenzen in aktive umzuwandeln.

⁹ Francis Brodard, Westschweizer und kantonaler Präsident der Patoisants, in *L'Ami du patois* Nr. 61 (1988), S. 3.

¹⁰ „Das Patois droht zu verschwinden. Wenn es sich irgendwo bis zum Ende dieses Jahrhunderts halten kann, dann vielleicht in den Seitentälern des Wallis“ (Gauchat, 1908, S. 262).

Einige „beginnen mit Patois“ im Rahmen von Vereins- oder sportlichen Aktivitäten, die die Solidarität zwischen den Generationen und innerhalb der Gruppe stärken. Die meisten bitten Gleichaltrige, Eltern oder Grosseltern um Hilfe. Man kann hier von einer horizontalen und rückwirkenden Weitergabe sprechen, die die intergenerationale Kette der Weitergabe „flickt“. Wir bezeichnen diese Patoisantinnen und Patoisanten als *späte Sprechende*, die gewissermassen eine dritte Kategorie zwischen *Erstsprachlern* und *neuen Sprechenden* bilden.

Typische *neue Sprechende* haben nicht den im vorherigen Abschnitt beschriebenen sprachlichen Input erhalten. Aus Gründen, die oft mit dem Bedürfnis zusammenhängen, Wurzeln zu finden (oder wiederzufinden), beginnen diese Personen mit dem Erlernen der Sprache. Sie sind vom Wunsch geleitet, sich die Sprache anzueignen, die der Denk- und Sprechweise der Menschen, die dort gelebt haben und der Region, in der man selbst lebt oder mit der man sich identifiziert, besser entspricht. Der Begriff der „Wurzeln“ taucht besonders in den Diskursen von Spätsprechenden und New Speakern mehrfach auf. Wir verstehen den Begriff als Marker für die gegenwärtige Ideologie, die traditionelle Kulturen als Träger von Authentizität und Verwurzelung als Grundlage von Identität wertet. Man kann diese Ideologie folgendermassen zusammenfassen: Um wirklich zu wissen, wer man als Individuum, aber auch als Gruppe ist, muss man wissen, woher man kommt. Der Dialekt ist eine mögliche Brücke zu dieser Vergangenheit, die es nicht mehr gibt, die aber paradoxe Weise nicht tot ist, und die

man in sich selbst wiederentdecken kann.

Die späten Sprechenden und neuen Sprechenden, die Mitglieder von Patoisants-Vereinen sind oder auf die eine oder andere Weise an der Sprachpraxis teilnehmen (z.B. durch Antworten auf Übersetzungsaufrufe der Zeitschrift *L'Ami du patois*), sind die Akteure dieser sprachlichen Widerstandsfähigkeit, die von früheren Beobachtern der Westschweizer Patois nicht berücksichtigt wurde und die sich heute in einem Slogan des Walliser Patois ausdrückt: *fô pâ caponâ*, „man darf nicht aufgeben, man darf nicht nachlassen“. Mit ihrer Praxis leisten sie auf ihre Art sprachliche Entwicklungsarbeiten. Ihr Ziel ist es in der Regel nicht, einen übergeordneten Standard für die Dialektsprachen Frankoprovenzalisch und jurassisches Franche-Comtois zu etablieren. Das Betätigungsfeld jeder oder jedes Einzelnen ist vielmehr ihre oder seine eigene lokale oder regionale Varietät. In den Worten von Gisèle Pannatier¹¹ ist „jeder Patoisprechender ein Gelehrter seines Patois“. Die Schaffung von Neologismen, d.h. neuer Wörter, um moderne Realitäten auszudrücken, gehört dazu (siehe weiter unten Kap. 3). Man kann von einem Umgang mit Vielfalt und Heterogenität durch Gestaltung auf lokaler oder regionaler Ebene sprechen, manchmal auch auf kantonaler Ebene, wie die Bezeichnungen *Waadtländer Patois* oder *Freiburger Patois* zeigen. Dieser Umgang unterscheidet sich von der Pflege einer Amtssprache wie dem Französischen, die darauf ausgerichtet ist, eine gemeinsame Norm auf breiter Ebene durchzusetzen.

¹¹ *L'Ami du patois*, Nr. 188 (September 2024), S. 34.

2.3 Patois schreiben

Vor allem bei den späten Sprechenden und den neuen Sprechenden, doch weniger bei den Erstsprachlern umfasst die heutige Verwendung des Patois im Gegensatz zu früher, und obwohl das Patois als in erster Linie mündliche Praxis betrachtet wird, auch das Schriftliche. Es geht darum, dass jede und jeder sein Patois in verschiedenen Textsorten (Erzählung, Gedicht, lustige Geschichte, Liedtext, SMS...) einsetzt, seine Phraseologie illustriert (und gleichzeitig das eigene Talent als Autorin oder Autor) und dabei auf die Wendigkeit der Leserschaft oder des Publikums zählt, das daran gewöhnt ist, Varianten zu entschlüsseln. Das geschriebene Wort ermöglicht auch die Entwicklung und Nutzung von Lernmaterialien.

Sobald man einen Text auf Patois schreiben möchte, stellt sich freilich die Frage der Schreibweise, da es keinen Standard gibt. Sprachwissenschaftler und Patoissprechende haben Vorgehensweisen vorgeschlagen, Schreibweisen entwickelt, und regionale Traditionen haben sich herausgebildet. Im Wallis, wo lokale Besonderheiten besonders ausgeprägt sind, werden phonetische Schreibweisen bevorzugt, trotz der Schwierigkeit der Kodierung und Dekodierung, die sich durch den Abstand zur Schreibweise und Orthografie des Französischen, an das man gewöhnt ist, ergibt. Ähnlich ist es im Kanton Freiburg, auch wenn dessen Patois weniger diversifiziert ist: Eine seit Ende des 19. Jahrhunderts von mehreren Gruyérezern Schriftstellern verwendete phonetische Schreibweise dient heute als Referenz. Die Neuenburger *New Speaker*, mit denen wir ein Interview durchführen konnten, stützen sich für WhatsApp-Nach-

richten auf die phonetische Schreibweise eines Neuenburger literarischen Textes von Ende des 19. Jahrhunderts.

In den meisten Teilen des Kantons Waadt wird hingegen eine Rechtschreibung verwendet, die derjenigen des Französischen ähnelt (aber mit einigen speziellen Graphemen) und die heute am verbreitetsten ist. Ebenso im Kanton Jura, wo die Patoissprechenden an vielfältige Schreibweisen gewöhnt sind: „Ich finde, man kann das Frankoprovenzalische nur durch das Patois und mittels seiner Texte lernen. [...] Ich persönlich verwende nicht phonetische Schreibweisen, weil ich Waadtländerin bin. Ich bin an eine eher etymologische Rechtschreibung gewöhnt“ erklärt eine neue Sprechende.

In allen Interviews wird spontan das Thema Wörterbücher erwähnt. Man verwendet sie, um den Sinn eines gelesenen oder gehörten Wortes zu lernen oder um sich, wie eine junge Freiburgerin ausführt, mehr oder weniger systematischen einen Wortschatz anzueignen: „In der Primarschule, in der fünften, sechsten Klasse, haben wir für den ersten Mai ein Lied auf Patois gelernt, und dann, äh, habe ich das zuhause erzählt, das alles, und mein Papi hatte ein oder zwei Patois-Wörterbücher, und dann haben wir uns gesagt, na ja, jeden Mittag, bei jedem Mittagessen, suchen wir ein Wort im Wörterbuch und schauen, wie man das in Patois sagt.“ Wenn man einen Text schreibt, konsultiert man ausserdem ein oder mehrere Wörterbücher, die dann als Grundlage für die Rechtschreibung des Patois dienen.

Für den späten Sprechenden aus Évoleine, der die Umgangssprache gut beherrscht, ist das Wörterbuch vor allem von kulturellem Interesse und hat eine bewahrende Funktion: Es ermöglicht den Zugang zu

nicht mehr gebräuchlichen Worten, die sonst in Vergessenheit geraten könnten: „Die Sache, die ich interessant fände [ist], das Patois aufzuschreiben, um ein Wörterbuch zu machen, um alte Wörter zu behalten, die man jetzt nicht mehr benutzt, für Berufe, die es jetzt nicht mehr gibt, für Werkzeuge, die man jetzt nicht mehr benutzt; das sind Dinge, die verloren gehen, da man nicht darüber spricht, da man sie nicht mehr benutzt.“

Ein Wörterbuchprojekt kann die Aktivität eines Vereins über zwei oder drei Jahrzehnte bestimmen, wie mehrere Personen, die wir in den Kantonen Waadt, Wallis oder Freiburg getroffen haben, bezeugen. Sobald das Werk veröffentlicht ist, wird es zum Symbol dieser Aktivität (vgl. Abb. 3).



Abbildung 3:
Umzug zur Hundertjahrfeier der Société des Armaillis de la Gruyère, 1. Mai 2022

3 Die Patois heute

Dieses Kapitel umfasst Zusammenfassungen von sechs Gruppeninterviews mit Patois-sprechenden, meist Mitglieder der Patois-vereine in den Kantonen Waadt, Jura, Freiburg, Wallis und Neuenburg (insgesamt 25 Personen, die jüngste in den Zwanzigern, die älteste in den Neunzigern), sowie Aussagen, die anlässlich einer Podiumsdiskussion mit dem Titel „Welche Sprachpolitik für die Patois?“ gemacht wurden. Diese wurde gemeinsam von der *Fédération romande et internationale des patoisants (FRIP)* und dem *Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR)* anlässlich des Fests der Patoissprechenden in Porrentruy im September 2022 organisiert und brachte sechs Patoissprecherinnen und -sprecher zusammen, die in verschiedenen Funktionen in Institutionen zur Valorisierung und Förderung des Patois in den Kantonen Jura, Freiburg, Wallis und Waadt engagiert sind.

3.1 Profil der Sprecherinnen und Sprecher nach Art der Aneignung des Patois

Keine der befragten Personen ist in einer Familie aufgewachsen, in der ausschliesslich Patois gesprochen wurde, doch mehrere von ihnen berichten, dass sie von manchen Personen in ihrem Umfeld auf Patois angesprochen wurden, sie hingegen auf Französisch antworteten. Diese Situation von asymmetrischer familiärer Zweisprachigkeit ähnelt einem aus Migrantenvorstellungen bekannten Kommunikationsmuster, bei dem die Eltern ihre Kinder in der Herkunftssprache

ansprechen, während diese die lokale Sprache, die Sprache ihrer Altersgenossen, in der sie eingeschult werden, bevorzugen. Man kann von einer Situation der Mikrodi-glossie sprechen, einer besonderen Form von sprachlicher Minorisierung, in der die Funktion der Herkunftssprache auf die familiäre Kommunikation beschränkt ist, während die Sprache des sozialen Mehrheitsumfelds, die die Oberhand gewinnt, alle anderen Funktionsbereiche abdeckt.

Mehrere Befragte sprechen zudem von der „Verschlüsselungsfunktion“ des Patois, da man innerhalb einer Gruppe eine Aussage an bestimmte Adressaten richten kann, die von den anderen Gruppenmitgliedern nicht verstanden wird. Eher ältere Zeugen sagen schmunzelnd, dass diese Funktion ihre Motivation, das Patois zu lernen, verstärkt habe. So erzählt eine 75-jährige Freiburgerin, dass sie das Patois heimlich hinter dem Rücken ihrer Eltern gelernt habe, die nicht wollten, dass sie eine andere Sprache als Französisch spricht. Schliesslich erwähnen mehrere Befragte Chorsingen und Theater als Aktivitäten, bei denen sie das Patois entdeckt und lieben gelernt haben.

Von den 25 Personen, die wir interviewt haben, haben nur drei, ein Mann und zwei Frauen, alle in ihren Siebzigern, ein *Erstsprachlerprofil*. Alle drei wurden in ihrer Kindheit mit dem Patois sozialisiert, sowohl passiv als auch produktiv. Die beiden Frauen sind Mitglied eines Vereins von Patoissprechenden.

Sechs weitere Personen entsprechen dem Profil von *späten Sprechenden*. Einer von ihnen, ein Walliser in den Zwanzigern

erzählt, dass er „Patois seit der frühen Kindheit konnte“, aber erst etwa ein Jahr vor unserem Gespräch (August 2022) begann, seiner Mutter und Schwester systematisch auf Patois zu antworten. Mit einem seiner Freunde aus einer Nachbargemeinde spricht er ausschliesslich Patois.

Ein weiterer Zwanzigjähriger beschreibt dieselbe Entscheidung. „Mit ungefähr 15 [Jahren] habe ich mir gesagt: Ich will Patois sprechen. Weil ich es nicht so schlecht sprach, und von Zeit zu Zeit sprach ich es mit meinem Vater, und ich dachte mir: Jetzt will ich Patois sprechen; und ich habe beschlossen etwas mehr Patois mit meinem Vater und meinen Grosseltern zu sprechen. Darum bin ich von da an besser geworden; ich schreibe ein bisschen, ich versuche, ein bisschen die Worte von hier zu schreiben.“

Eine kürzlich pensionierte Walliserin berichtet von denselben Erfahrungen: ein zweisprachiges Familienumfeld (Patois-Französisch), ein Berufsleben ausserhalb der Gemeinde und eine Rückkehr bei der Pensionierung, wo sie sich stark im Patois-verein ihrer Gemeinde einsetzt. Über ihren Erwerb des Patois berichtet sie folgendermassen: „Was ich auf passive Weise, wenn man so will, gelernt hatte, war mir gar nicht so schlecht geblieben. Ich habe gemerkt, dass ich mehr weiss, als ich glaubte. Es gibt Wörter, Ausdrücke und Dinge, die manchmal von sehr, sehr weit zurückkommen und mich manchmal selbst überraschen.“ Sie ergreift auch jede Gelegenheit, um Patois zu sprechen, mit ihrer Schwester, die das gleiche Profil hat, oder mit älteren Menschen aus dem Dorf, die sie – wenn auch mit wenig Erfolg – davon zu überzeugen versucht, bei den Versammlungen des Vereins zu sprechen und zu unterrichten.

Personen, die unserem letzten Profil, dem der neuen Sprechenden, entsprechen, sind am zahlreichsten vertreten (16). Die beiden für diese Kategorie typischsten Vertreter wurden in Neuenburg befragt, wo das Patois seit Anfang des 20. Jahrhunderts als „ausgestorben“ gilt. Für den ersten, einen Neuenburger in den Fünfzigern, stammte der Input, der seiner Patois-Kompetenz zugrunde liegt, hauptsächlich aus Texten. Mithilfe der Lautschrift des *Glossaire des patois de la Suisse romande* und dialektologischer Dokumente, insbesondere der *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, übte er sich darin, „seinen Mund so lange zu verrenken, bis [er] der Meinung war, er könne flüssig Patois sprechen“. Er ist der Ansicht, dass die von *New Speakern* aufgenommenen Texte nicht immer die korrekte Betonung (Paroxytonon) des Frankoprovenzalischen wiedergeben. Durch Kontakte mit Freiburger, Walliser oder Aostataler Patoissprechern konnte er auch „durch Nachahmung“ die „Art der Bedeutung“ des Frankoprovenzalischen erlernen, selbst wenn er sich bewusst ist, dass das Neuenburger Patois anders ist. Die Sprache, die er anhand der vorhandenen Dokumentation rekonstruiert hat, ist tatsächlich Frankoprovenzalisch; er ist der Ansicht, dass ein Sprecher aus den Neuenburger Bergen des 19. Jahrhunderts seinen Akzent zwar etwas seltsam finden würde, aber seine Sprache wiedererkennen würde.

Dieser erste Gesprächspartner wurde der Lehrer der zweiten Person, die ihre Motivation, Patois zu lernen, so erklärt: „Um weiterzukommen, muss man auch wissen, woher man kommt. Ich glaube, dass Wurzeln in der Geschichte unserer Völker, aber auch in unserer persönlichen Geschichte wichtig

sind. Mir war überhaupt nicht bewusst, dass wir früher eine Sprache hatten, die unsere eigene war, und dass sie den damaligen Kindern verboten wurde, manchmal auf grausame Art und Weise. Und gleichzeitig ist es auch eine Solidarität mit den Völkern von heute, denen es verboten wird, ihre Sprachen zu sprechen. Ich denke, das ist wichtig, es sind unsere Wurzeln, es ist unsere Sprache, das ist sehr wichtig.“

Eine Freiburgerin um die sechzig, aktives Mitglied eines Vereins, erzählt, dass ihre Beziehung zum Patois vor allem über das Singen zustande gekommen ist, da sie bereits im Alter von fünf Jahren in einem Chor auf Patois gesungen hat. Sie sagt es gleich zu Beginn: „Es ist klar, dass ich überhaupt keine Erstsprachlerin bin“. In derselben Gruppe vergleicht eine Frau in den Zwanzigern ihr Interesse am Patois mit demjenigen, das sie am Gymnasium für Latein hatte: „Es gibt auch diese Ebene des Althergebrachten, der Tradition, ein bisschen wie ein Schatz, den man bewahren möchte. Ich hänge auch ziemlich an den kulturellen Traditionen des Kantons ... Das darf nicht verloren gehen“.

In der jurassischen Gesprächsgruppe, die aus vier Personen besteht, die alle Mitglieder der *Fédération des patoisants du canton du Jura (FPCJ)* sind, erklärt eine Frau in den Sechzigern, dass ihre Mutter „eine echte Patoissprecherin“ gewesen sei und diese Sprache gerne an ihre Kinder weitergegeben hätte. Doch ihre Schwiegermutter, eine Französin, habe verlangt, dass man mit den Kindern nicht Patois spreche. Eine andere erzählt, dass ihre Mutter noch „einige Sätze“ und „vereinzelte Wörter“ verwendete, sie aber in ihrer Kindheit nicht mehr Patois gehört habe.

Die älteste, 97jährige neue Sprechende erzählt, dass sie „als kleines Kind“ (in den 1930er Jahren in Lausanne) ihren Grossvater Geschichten in Patois aus dem *Conteur vaudois* vorlesen hörte. Sie verstand nichts davon, aber sah, wie sich die Erwachsenen sehr darüber amüsierten: „Meine Grossmutter putzte am Samstagnachmittag ihre Kupferpfannen mit Sigolin und sie lachten. Mein Grossvater las und sie lachten.“ Erst mit 40 Jahren wurde sie Mitglied eines Patoisvereins. Wir stufen sie als neue Sprechende (statt als späte Sprechende) ein, weil das in der Kindheit gehörte Patois nicht in einer Gesprächssituation verwendet wurde: Es handelte sich um Vorlesen durch eine Einzelperson, das zur Unterhaltung eines Publikums gedacht war. Diese Anekdote erinnert daran, dass das Waadtländer Patois durch die regelmässige Veröffentlichung von unterhaltsamen Erzählungen im *Conteur vaudois* in der Westschweiz als erstes Teil des kulturellen Erbes wurde. Diese Zeitung, die unter dem Motto „*Littérature nationale-Agriculture-Industrie*“ erschien, veröffentlichte bereits in ihrer ersten Ausgabe (29. November 1862) eine Erzählung auf Patois (*La soup' à la farna*), zwischen einem Artikel über die kantonalen Archive und einer Glosse über das Théâtre de Lausanne.

Der Begriff *neue Sprechende* wird in unserem gesamten Korpus nur ein einziges Mal eingeführt, und zwar in der Waadtländer Gesprächsgruppe. Eine Teilnehmerin spricht schnell ein Legitimitätsproblem an: „Man konnte das Patois nur über seine Mutter lernen, die neuen Sprechenden wurden nicht anerkannt.“ Die Vergangenheitsform signalisiert, dass diese Zeit vorbei ist. Nichtsdestotrotz wird der Sprache der neuen

Sprechenden oft ein Mangel an Authentizität zugeschrieben, da Authentizität als unvereinbar mit formalem Lernen gilt. Die Person, die ihr Patois ausschliesslich auf formalem Weg gelernt hat, berichtet jedoch, dass sie heute mit Patois-Sprechenden aus dem Waadtland und aus Savoyen reden kann und ihrerseits Jugendlichen, die Patois lernen möchten, Unterricht erteilt.

Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass die jüngste Entwicklung der Sprecherprofile in der Westschweiz den Status des Patois komplexer gemacht hat. Das Patois bleibt für eine kleine und abnehmende Zahl von Personen eine Umgangssprache, d.h. eine Sprache, die der Interaktion im Alltag dient. Obwohl er unaufhaltsam ist, verläuft der Rückgang langsamer als von den Beobachtern im 19. Jahrhundert vorhergesagt, und die Patois werden für einen wachsenden Teil ihrer Sprecherinnen und Sprecher zu einer post-vernakulären Sprache.

3.2 Post-Vernakularisierung

Postvernakulär: ein wissenschaftliches Adjektiv, das mit dem Präfix post- aus der lateinischen Präposition post „nach“ gebildet wurde und sich in eine bereits umfangreiche Reihe einreihen: *postmodern, postkolonial, poststrukturalistisch, postchristlich, postislamistisch usw.* Der Begriff der *Postvernakularität* wurde zu Beginn dieses Jahrhunderts vom amerikanischen Autor Jeffrey Shandler vorgeschlagen, um den heutigen Status des Jiddischen zu bezeichnen. Er lehnt eine pessimistische Sicht der Realität ab, die im Jiddischen eine Sprache sieht, die durch Emigration oder den Genozid ihrer Sprecher ausgestorben ist. Er hebt statt dessen mit diesem Adjektiv die Bedeutung hervor, die es weiterhin für viele Juden hat, auch wenn sie es nicht im Alltag sprechen, und dass viele nichtjüdische Menschen Interesse an den Merkmalen dieser germanischen Mischsprache zeigen. Der Status des Jiddischen verschiebt sich also vom Status des Vernakulären in der jüdischen Gemeinschaft Osteuropas (und der New Yorker Emigration) zum Status einer ererbten Vernakulärsprache, die sowohl bedroht als auch sehr stark aufgewertet ist und neue Energien freisetzt, um der Sprache Sichtbarkeit zu geben, ihre lexikalischen und strukturellen Ressourcen zu neologischen Zwecken zu nutzen und um sie in literarischen Prosa- oder Versschöpfungen und in Liedern oder Theaterstücken zu verwenden.

Der Prozess der *Postvernakularisierung* setzt ein, wenn die symbolischen (identitätsstiftenden und kulturellen) Funktionen einer Sprache, die sich insbesondere im literarischen, dichterischen oder dramatischen Schaffen manifestieren, zunehmen, die anderen kommunikativen Funktionen hingegen zurückgehen. Die Sprachpraktiken im Patois dienen heute eher der Veranschaulichung der Sprache und ihrer Ausdrucksmöglichkeiten als der Organisation von Aktivitäten des täglichen Lebens, auch wenn diese herkömmliche Funktion durchaus noch besteht. Dies ist für das Frankoprovenzalische seit dem 19. Jahrhundert im Kanton Neuenburg der Fall, wie die Veröffentlichung der Sammlung *Le Patois neuchâtelois*, ein Meisterwerk der lokalen Patoisliteratur, belegt. Später tritt dies mit der Gründung von Vereinen der Patoissprechenden in mehreren Westschweizer Kantonen ab den 1940er Jahren ein. Heute, da die umgangssprachliche Funktion des Patois auf ein Minimum

reduziert ist, beobachten wir in der Westschweiz den Vormarsch von Praktiken wie dem Online-Stellen von Videos, die einen Ausdruck im Patois erklären, oder dem Verfassen von gedruckten oder Online-Wörterbüchern und Lexika, von literarischen Texten - Liedtexte, Theaterstücke, Übersetzungen von modernen oder alten Texten in verschiedene Patois.

Auch das Aufstellen von zweisprachigen Schildern im öffentlichen Raum ist Ausdruck des Postvernakularisierungsprozesses. Im Wallis wurden solche Schilder an den Brücken des kantonalen Strassennetzes, die über Wasserläufe führen, angebracht (siehe Abbildung 4). Das Projekt wurde von der Walliser Stiftung für die Entwicklung und Förderung des Patois initiiert, vom Kanton aufgrund eines Beschlusses des Walliser Grossen Rates im Jahr 2013 finanziell unterstützt, zur Hälfte von den betroffenen Gemeinden mitfinanziert und von lokalen Patoissprechenden in Zusammenarbeit mit der Stiftung durchgeführt. Das Projekt schlug ursprünglich vor, den Namen auf Patois in grossen Buchstaben oben auf dem Schild anzubringen und die offizielle französische Entsprechung in kleineren Buchstaben darunter. Doch die Richtlinien des Bundesamts für Strassen (ASTRA) und des Kantons schrieben eine einheitliche Schriftgrösse und den Vorrang des offiziellen Namens oben auf dem Schild vor. Dieses Beispiel der Sichtbarmachung sowie die Verhandlungen, die die Konkretisierung ermöglichen, illustrieren gut die Funktion der Veranschaulichung, die mit dem Prozess der Postvernakularisierung einhergeht.



Abbildung 4:
Zweisprachiges Schild im öffentlichen Raum des Wallis

Auch die Nutzung des Patois zu Marketingzwecken ist Ausdruck dieses Prozesses. So wird beispielsweise ein Einkaufszentrum im Stadtzentrum von Bulle *Velâdzo* („Dorf“ im Gruyére Patois) genannt; Hotels werden im Jura *Hôtâ* („Wohnstätte, Heim“ im jurassischen Patois) genannt; Werbetafeln wünschen *Binvinyête* im Kanton Freiburg (siehe Abbildung 5) usw.



Abbildung 5:
Willkommensschild in Charmey © Réane Ahmad

Die in einer postvernakulären Sprache vorherrschende Funktion der Veranschaulichung entspringt einerseits identitären und kulturellen Bedürfnissen, die eng mit Emotionalität und Kreativität verbunden sind (Freude daran, Patois zu hören - oder sich selbst zu hören -, auf Patois zu schreiben, zu sprechen oder zu singen), und andererseits kommerziellen Funktionen im Zusammenhang mit der Vermarktung von Authentizität. Den befragten Vereinsmitgliedern geht es weniger darum, zweisprachig zu werden und das Patois in gewöhnlichen Alltagsinteraktionen zu verwenden, als vielmehr darum, interessierte Personen für die Entdeckung und das Erlernen des Patois zu gewinnen, damit es weiterhin gesprochen, gelesen und geschrieben wird, und zwar in bestimmten Textgattungen wie Erzählungen aus dem Leben von früher, lustigen Geschichten, Komödien usw. In diesen Praktiken spielt das geschriebene Wort eine wichtige Rolle, während in seinem vernakulären Gebrauch das gesprochene Wort vorherrschend bleibt. Die Postvernakularisierung verlängert die Vitalität der Sprache durch die Sprachpraxis, die Aufwertung in kulturellen Kontexten und sichert ihren Erhalt durch die Dauerhaftigkeit der Verschriftlichung.

4 Die Auswirkungen des Kontakts zwischen Französisch und Patois

Sprachkontakte führen zu empirisch gut belegten Phänomenen, die mit den Begriffen Interferenz, Lehnübersetzung, Entlehnung, falsche Freunde usw. beschrieben werden. Für die meisten Menschen, die in einer einsprachigen Gesellschaft sozialisiert wurden, die von einem Standard geprägt ist (der vor allem in Frankreich und Belgien sehr stark ausgeprägt ist, in geringerem Masse auch in der französischsprachigen Schweiz), gelten bestimmte sprachliche Interferenzen, manchmal auch als *Mischung* bezeichnet, als Zeichen von sprachlicher Inkompetenz und/oder Faulheit. Eine Sprache zu beherrschen bedeutet, alles in dieser Sprache sagen zu können, mit anderen Worten „für alles ein Wort zu haben“.

In einer Situation, in der zwei Sprachen innerhalb des Sprachrepertoires von einsprachigen Sprecherinnen und Sprechern unmittelbar nebeneinander existieren, werden Wörter sehr leicht von einer Sprache in die andere übertragen. Der Kontakt zwischen den Sprachen ist jedoch selten ausgelenkt. Je nach Bereich verfügt die eine Sprache über mehr Ressourcen, um sich flüssig auszudrücken, als die andere. Wenn eine „bedrängte“ Sprache über Institutionen verfügt, die es ihnen erlaubt, Linguisten zu beschäftigen, können gleichwertige Neologismen gebildet werden, und sie kann als Sprache, in der man alles sagen kann, konkurrenzfähig bleiben. So bemüht sich *FranceTerme*, jeden Monat französische Äquivalente für gängige Anglizismen vorzuschlagen, z.B. *culture de l'éveil* (woke cul-

ture), *prospective inspirée du design* (design fiction) oder *infolettre* (newsletter). Eine ähnliche Praxis lässt sich zum Schutz des Rätoromanischen gegen die Germanisierung beobachten: *tschitschapulvra* ist das (wörtliche) Äquivalent zum deutschen Staubsauger.

Im Kontakt der Patois mit dem Französischen hat letzteres die dominierende Stellung inne, und sein Einfluss auf das Patois ist offensichtlich. Der Prozess der Relexifizierung (schneller Wandel des Wortschatzes des Patois durch die massive Aufnahme von aus dem Französischen adaptierten Wörtern) wird von den Befragten häufig thematisiert. Der neue Sprechende des Neuenburger Patois erklärt, dass die Substantive *lâteu* und *avâtédje* Entlehnungen von *lenteur* und *avantage* mit Anpassung an die phonetischen Merkmale des Patois sind (in diesem Fall Denasalisierung von [ä] zu [a:], Verstummen des finalen r und Einführung des Affrikats [dʒ] für das französische [ʒ]). Es muss darauf hingewiesen werden, dass die Entlehnung von *avantage* in der Westschweiz seit dem 14. Jahrhundert sowie in der Toponomastik belegt ist (ein Zeichen für sein hohes Alter, vgl. GPSR, Band II, S. 138). Das Beispiel von *yachyè* (Lehnübersetzung von *glacier* [Gletscher]), das im Patois von Évolène *byeùnyo* verdrängt, wird von mehreren Befragten erwähnt. Die Entlehnung aus dem Französischen *étênsèle* (*étincelle* [Funke]) ist gebräuchlicher als *éfelüye*. Das Phänomen ist noch auffälliger, wenn der Wortschatz eines technischen Be-

reichs grösstenteils aus dem Französischen stammt.

Wir haben uns auch mit einem phonetischen Phänomen befasst, das ein distinktives Merkmal des Frankoprovenzalischen betrifft. Im Gegensatz zum Französischen, das den Akzent immer auf die letzte Silbe eines Wortes legt und den auf den Akzent folgenden Vokal auf ein „stummes e“ reduziert (Oxytonismus), kennt das Frankoprovenzalische den Paroxytonismus, d.h. die Betonung kann auf die vorletzte Silbe des Wortes fallen und die letzte Silbe enthält dann einen unbetonten, atonalen Vokal. So /a/ in *Évolëinna* (Evolène), /ɔ/ in *vérro* (verre [Glas]) und /ɛ/ in *rire* (rire [lachen]). Wir konnten zeigen (Maître, im Druck; Matthey & Maître, im Druck), dass die atonalen Endvokale des Patois von Évolène noch in der Varietät vorhanden sind, die von zwei betagten, in den 1930er Jahren geborenen Personen gesprochen wird, während sie in der Varietät von zwei in den 1980er Jahren geborenen Frauen verschwunden sind. Diese vier Personen markieren zwei Pole eines sprachlichen Kontinuums, das einen Aspekt der Entwicklung des Patois sichtbar macht. Die älteste Varietät wird durch die beiden über 80-jährigen Sprecher repräsentiert, die jüngste durch zwei Sprecherinnen in ihren 40ern.

Wie beurteilen die Befragten den Einfluss des Französischen auf das Patois und wie reagieren sie darauf? Die Französisierung wird allgemein als qualitativer Rückgang eingeschätzt. „Es ist klar, dass wir mit der Zeit auf der Ebene des Wortschatzes, der Phrasierung und der Syntax nicht mehr die Qualität des Patois unserer Grossväter haben“, bedauert ein Sprecher aus Évolène. Ein Zeuge aus Évolène hält es für problema-

tisch zu sagen: „*Adonn y'é ouëtt lo kapô, è pouè déjött y'é dèntrëtt lè boujîye, è pouè apré y'é dèmountâ la kulâsse, è pouè...*“. (Also habe ich die Motorhaube geöffnet, und dann habe ich darunter die Zündkerzen entfernt, und dann habe ich danach den Zylinderkopf auseinandergenommen, und dann ...), weil [ka'po], [bu'zi:j] und [ky'las] für ihn französische Wörter sind.

In der Regel besteht die Reaktion in sprachlichem Widerstand: Für viele Patois-sprechende ist es wichtig, die Distanz zum Französischen zu wahren. Sie versuchen daher, den Auswirkungen der Angleichung entgegenzuwirken, indem sie die ursprünglichen Varianten gegenüber den konkurrierenden Varianten, die vom Französischen beeinflusst sind oder als solche angesehen werden, bevorzugen – oder zumindest in den Vordergrund stellen. Diese Form von Purismus – oder *Re-Dialektalisierung* – zeigt sich am deutlichsten beim Wortschatz. Eine Teilnehmerin der Geyerzer Gesprächsrunde weist auf das Verb *évolâ* hin, das kürzlich aus dem Französischen entlehnt wurde und „evozieren (évoquer), ins Gedächtnis zurückrufen“ bedeutet. Sie fragt sich mit einem Unterton von Empörung: „Aber mal ehrlich, in welcher Familie kann man das sagen? Es heisst, *chê remémorâ*, das ist etwas anderes als die Wörter mit Französisch“. Sie bedauert auch den Ausdruck *chê prêjéntâ, me prêjénto*, der dem französischen „se présenter, je me présente“ (sich vorstellen, ich stelle mich vor) nachempfunden ist (Begrüssung und Vorstellung sind üblicherweise Teil der ersten Unterrichtsstunden in einer Fremd- oder Zweitsprache, was auch für das Patois gilt). Solche „Wort-für-Wort“-Übersetzungen aus dem Französischen respektieren ihrer Meinung nach

nicht die dem Patois eigene Ausdrucksweise. Stattdessen sollte man auf die Phrasologie des Patois zurückgreifen und *chê bayí a kônyèbre* sagen, wörtlich „sich zum Kennenlernen anbieten“, auch wenn *chê prèjentâ* in Wirklichkeit ein relativ altes Lehnwort ist. Aber das Gefühl eines französischen Einflusses reicht aus, um den Reflex von Stigmatisierung und Purismus auszulösen. Was *chê bayí a kônyèbre* („sich ankündigen, sich bekannt machen; seine Identität offenbaren, sich anerkennen lassen“) betrifft, so verleiht ihm sein idiomatischer Aspekt gegenüber dem empfundenen Lehnwort zusätzliche Legitimität.

Übrigens hat sich im Kanton Waadt die Gruppe von neuen Sprechenden, die eine erweiterte Neuauflage des Waadtländer Patois-Wörterbuchs vorbereitet, die Aufgabe gestellt, Neologismen¹² zu schaffen, um durch Wortschöpfungen dem Prozess der Massenentlehnung entgegenzuwirken – ganz auf der Linie von Frédéric Duboux, dem Autor der letzten Auflage (2006). Zu den Neologismen von 2006 gehört der Staubsauger: *niflye-puffa*, wörtlich „Staub-schnüffler“,¹³ der an den rätoromanischen Neologismus *tschitschapulvra* erinnert.

Die Phonologie entzieht sich zwar leichter dem Sprachbewusstsein eines Teils der Sprechenden, erhält aber im Prinzip ähnliche Aufmerksamkeit. Insbesondere die Beibehaltung der atonalen Vokale wird zu einem wichtigen Thema. Dieses für das Frankoprovenzalische charakteristische Merkmal wird von mehreren Befragten wahrgenommen und erwähnt, etwa als Schwierigkeit beim Erlernen der Sprache. In den französi-

schen Lesegewohnheiten wird *Velâdzo* nämlich [velâdzo] mit Betonung auf der letzten Silbe gelesen, trotz des von einer Kommunikationsagentur eigens geprägten Graphems, das signalisieren soll, dass das auslautende o keinen Tonakzent aufweist (siehe Abbildung 6). Es sei daran erinnert, dass diese typografische Erfindung in erster Linie dem Marketing dient und ein Authentizitätssymbol in Szene setzt, von dem man sich kaum eine tatsächliche Auswirkung auf die gängige Aussprache verspricht. Aus praktischen Gründen wird das Graphem dann in den digitalen Dokumenten nicht übernommen. Das Einkaufszentrum von Bulle wird stattdessen unter dem Namen *Velâdzo Bulle* geführt, was die geringe Chance auf ein Wiederaufleben des atonalen o bei den einsprachigen Französischsprachigen nochmals verringert.



Abbildung 6:

Ein besonderes typografisches Zeichen markiert den unbetonten Endvokal

Obwohl die atonalen Endvokale in der natürlichen Entwicklung des Patois tendenziell verschwinden, erhalten sie von den späten Sprechenden und den neuen Sprechenden besondere Beachtung. Daher könnten sie im Rahmen des Sprachunterrichts wieder an Gewicht gewinnen. In Évolène hat der Vergleich derselben Sprecherinnen und Sprecher im Abstand von zwanzig Jahren eine diskrete Tendenz aufgezeigt, ihrem Verschwinden durch einen Ersatz-Stützvokal entgegenzuwirken, der den paroxytonischen Rhythmus des Frankoprovenzalischen wieder lebendig werden lässt.

Diese Praktiken zeugen vom bewussten Willen, einen deutlichen Abstand zwischen den Sprachen zu wahren, um den natürlichen Angleichungsprozess, der sie einander näherbringt, abzumildern.

12 https://www.dicopatoisvd.ch/images/documents/Mots_en_essai.pdf

13 Duboux, 2006, S. 154.

5 Die Situation der Westschweizer Patois heute

Unsere Befragung bot die Gelegenheit, verschiedene Arten, das Patois heute zu leben, wie unter dem Vergrösserungsglas zu betrachten. Diese Vielfalt des Erlebens wurde zu drei Kategorien einer Sprechertypologie in Bezug gesetzt, um die aktuelle Dynamik der Praktiken des Frankoprovenzalischen und des jurassischen Franc-Comtois zu beschreiben.

Die Situation der Patois in der Westschweiz kann als Kontinuum mit zwei Polen gesehen werden, wobei der eine Pol durch die Situation in der Gemeinde Evolène und der andere durch den Kanton Waadt besetzt wird.

In Évolène ist das Patois noch immer eine Volkssprache (die Sitzungen einiger Gemeindekommissionen werden auf Patois abgehalten), und die befragten Patoissprecherinnen und -sprecher bezeichnen sich gerne als zweisprachig. Manche glauben, dass die Situation dank der Patois sprechenden Familien (mit Kindern, die in einem zweisprachigen Umfeld aufwachsen), selbst wenn es nur wenige sind, sowie dank der einheimischen Spätsprecherinnen und -sprecher Bestand haben wird. Die Identität der Evolener wird auch heute noch teilweise auf der Verbundenheit mit dem Dialekt und dem Gebrauch dieser Sprache konstruiert, ohne dabei die neuen Sprechenden auszuschliessen, zu denen beispielsweise zugezogene Ehepartner werden können. Die Notwendigkeit, einen Verein für Patoissprechende zu gründen, wird im Allgemeinen nicht verspürt. Mehrere Gesprächspartner verweisen im

Gegenteil mit einem gewissen Stolz auf die Nutzlosigkeit eines solchen Vereins, da der Gebrauch des Patois selbstverständlich ist. Das früher stigmatisierte Patois wird heute als wertvolle Kultursprache angesehen und um seine selten gewordenen und stolzen Sprechenden beneidet. Sein Ansehen wächst mit dem Diskurs über Sprachenvielfalt und die Bedeutung der Rettung von Sprachen, die vom Aussterben bedroht sind. Die Postvernakularisierung ist auch in Évolène im Gange und stützt sich auf die volkssprachlichen Funktionen; alle befragten Personen begrüssen beispielsweise die Rolle, die die Walliser Medien spielen, um den Dialekt einer breiten Öffentlichkeit zugänglich zu machen.

Am anderen Ende des Kontinuums lebt das postvernakuläre Waadtländer Patois nicht mehr durch alltägliche vernakuläre Praktiken, sondern nur noch durch Vereinsaktivitäten (Diskussionsgruppen, Patois-Kurse, Produktion einer Zeitschrift, Veröffentlichungen der Wörterbuchgruppe...). Wie bereits erwähnt (Kap. 2.1), verfügt das Patois dort über die längste Tradition der kulturellen Bewahrung des früheren Vernakulars.

Zwischen diesen beiden Polen befindet sich Gruyererland, in dem das Patois noch eine Volkssprache ist, jedenfalls bei einigen Personen, die sich zu ihrer Zweisprachigkeit bekennen und sagen, dass sie jeden Tag Patois sprechen. Doch auch Theater- oder Choraktivitäten und das Verfassen von Wörterbüchern durch die Patois-Gesellschaften sind sehr präsent.

Ausserhalb dieses Kontinuums ist die Situation im Kanton Neuenburg zu erwähnen, wo das Patois der Bergregion von den leidenschaftlichen neuen Sprechenden, den wir in Kap. 2.1 vorgestellt haben und der seine Kenntnisse nun an eine Freundin weitergibt, rekonstruiert wurde. Im Kanton Neuenburg gibt es keine Bestrebungen, eine Gesellschaft von Patoissprechenden zu gründen. Das Engagement der beiden neuen Sprechenden, mit denen wir gesprochen haben, dient ihrem Vergnügen und ist nicht aktivistisch motiviert.

6 Die Erwartungen der Patois-sprechenden

Im Folgenden betrachten wir die in unserer Umfrage gesammelten Diskurse nun unter dem Gesichtspunkt der Erwartungen, die gegenüber den Behörden geäussert werden, und insbesondere der Massnahmen, die die betroffenen Interessengruppen von der Schweiz als Unterzeichnerin der Europäischen Charta der Regional- oder Minderheitensprachen erwarten.

Die vor kurzem erfolgte Aufnahme des Frankoprovenzalischen und des jurassischen Franc-Comtois in die Liste der Regionalsprachen, die der Bund und die Kantone zu schützen haben, wird von den Mitgliedern der Patois-Verbände begrüsst. Eine Verantwortliche aus dem Wallis ist sogar der Ansicht, dass das Patois „nicht nur ein Kulturgut der Patoissprechenden ist. Die Sprache an sich ist ein Kulturgut [...] und das Patois betrifft nicht nur die Patoissprechenden, sondern auch die Nicht-Patoissprechenden. [...] Es ist nicht notwendig, dass sie Patois sprechen, sondern dass sie wissen, was Patois ist“. Neben der Anerkennung seines kulturellen Wertes geht es darum, „korrekte“ Informationen über dieses sprachliche Erbe zu vermitteln, und das Wissensdefizit zu beheben, das derzeit bis zur Verwechslung von Patois und regionalen Varianten des Französischen geht.

In Évolène wussten mehrere Personen bis zu unserem Treffen nichts vom neuen föderalen Status des Frankoprovenzalischen und des jurassischen Franc-Comtois. Die meisten hatten auch keine konkreten Erwartungen hinsichtlich wünschenswerter

Aktionen, die sich daraus ergeben könnten. Alle begrüssten jedoch die veränderte Haltung gegenüber dem Patois in den vergangenen Jahrzehnten.

In einer anderen Walliser Gemeinde (Salvan) wurde 1994 auf Anregung einer Gemeinderätin der Verein *Li Charvagnou* gegründet. Er wird von mehreren umliegenden Gemeinden unterstützt. Die Mitglieder werben um die verbleibenden betagten Erstsprachler, doch diese sind wenig geneigt, sich als Modellsprecher zu engagieren. Die Mitglieder von *Li Charvagnou* befürchten, dass es an Nachwuchs mangelt. Dies ist auch im Kanton Jura der Fall, wo die Vereine in erster Linie Orte sind, an denen man das Patois lernt und verschiedene Glossare und Wörterbücher konsultiert, um seine Kenntnisse zu verbessern. Es sei daran erinnert, dass der Kanton Jura Pionierarbeit geleistet hat, indem er in seiner Verfassung von März 1977 (Art. 42 Abs. 2) festschrieb, dass der Staat und die Gemeinden „aktiv für die Erhaltung, Bereicherung und Pflege des jurassischen Brauchtums, vor allem der Mundart“ sorgen. Die in der Verfassung verankerte Anerkennung hat die Dynamik der Minorisierung des Patois zwar nicht umgekehrt (in beiden Fällen, im Jura noch mehr als im Unterwallis, hat das Französische das Patois als Umgangssprache vollständig ersetzt), entspricht hingegen dem symbolischen Bedürfnis der Patoissprechenden nach offizieller Anerkennung ihrer Sprache. Sie entspricht zudem dem Anliegen nach finanzieller Unterstützung zur Durchführung

von Valorisierungs- und Unterrichtsaktivitäten. Sie hat beispielsweise die Gründung des „Réseau patois“ ermöglicht, das in Schulen Einführungskurse ins Patois anbietet und die Schüler für die in Ortsnamen erkennbaren Spuren der Mundart sensibilisiert.

Auch im Gruyererland sollte die Anerkennung des Frankoprovenzalischen durch die Charta die Unterstützung von Projekten zum Unterricht des Patois in der Schule ermöglichen. Ein junger Lehrer argumentiert: „Wenn jeder Schüler, jeder Westschweizer einmal in seiner Schulzeit auch nur eine Stunde lang Patois hört, ist das von den Behörden nicht zu viel verlangt, aber es ist enorm für das Patois, weil sie zumindest wissen, dass es existiert“. Denn „das ist derzeit nicht der Fall“, und es sei Aufgabe der Schule, dies zu ändern. Die Charta hat einen positiven Effekt auf die Anerkennung des Wertes des Patois und seine Sichtbarmachung, auch wenn mehrere Befragte hoffen, dass es nicht übermäßig modernisiert wird und der ländlichen Tradition, deren Ausdruck es ist, treu bleibt.

Im Kanton Waadt wird der Ruf nach staatlicher Unterstützung immer lauter: „Die Anerkennung in der Charta der Minderheitensprachen verpflichtet den Staat schliesslich, sich in gewissem Masse darum zu kümmern“, erklärt eine befragte Sprecherin.

Mehrere Redner des Runden Tisches von Porrentruy greifen dies auf. Beispielsweise erklärt die Vertreterin der Patoisvereine der Freiberge und Präsidentin der FRIP: „Was die Behörden betrifft, was ich fordere, da es die Charta der Regional- und Minderheitensprachen gibt, die vom Bundesrat angenommen wurde, [...] möchte ich, dass wir mehr Mittel haben, um zu unterstützen, was wir

tun [...]. Wenn man grosse Projekte auf die Beine stellt, trotz allem einen kleinen Batzen zu haben: Das ist wichtig, das ist es, was uns auch den Elan gibt weiterzumachen“.

Im Allgemeinen sind die von den Patoissprechenden in unseren Gruppeninterviews geäusserten Erwartungen eher niedrig, was zum Teil darauf zurückzuführen ist, dass viele von ihnen nicht wussten, dass das Frankoprovenzalische und das Franc-Comtois vor kurzem in den Siebten Periodischen Bericht zur Europäischen Charta der Regional- oder Minderheitensprachen aufgenommen worden waren. Als sie davon erfuhren, zeigten sie nur mässiges Interesse, so als ob die offizielle Anerkennung die Situation nicht wesentlich verändern oder die Entwicklungsdynamik der Patois verlangsamen würde. Einige äusserten dennoch eine gewisse Hoffnung. Im Übrigen ist ein frankoprovenzalisches oder franc-comtois „pan-dialektales Bewusstsein“, das mit geografischen, historischen und linguistischen Kenntnissen einhergeht, eher bei den neuen Sprechenden zu finden, für die die postvernakuläre Funktion des Dialekts vorherrschend ist.

Personen, die sich im Namen von Vereinen äussern, versäumen es hingegen nicht, sich in öffentlichen Verlautbarungen auf die Charta zu berufen, etwa in Porrentruy bei der Podiumsdiskussion des letzten Festes der Patoissprechenden oder wie im letzten Protokoll der Jahresversammlung der FRIP: „Es ist wichtig, die jungen Generationen in das Patois einzuführen (...). Es wäre (...) ein Sakrileg, auf das wertvolle Erbe zu verzichten (...), zumal die Minderheitensprachen heute offiziell anerkannt sind. Nutzen wir diese Anerkennung, um uns

nicht auf unseren Lorbeeren auszuruhen“.¹⁴ Der Freiburger Kantonalverband der Patoissprechenden erinnert auf seiner Website daran, dass er sich für die Anerkennung des Frankoprovenzalischen eingesetzt hat: „Zusammen mit der FRIP, die ihren Sitz in Lausanne hat, hat der Kantonalverband Schritte unternommen, um das Frankoprovenzalische (zu dem unser Patois gehört) als Minderheitensprache anerkennen zu lassen, was 2018 erfolgte.“¹⁵

Die Erwartungen der Teilnehmenden des Runden Tisches an die kantonalen und eidgenössischen Behörden können in drei Punkten zusammengefasst werden:

1. Öffentliche Anerkennung des kulturellen Werts des Patois. Man könnte meinen, dass die Aufnahme des Frankoprovenzalischen und des jurassischen Franc-Comtois durch den Bund in die Liste der durch die Charta geschützten Sprachen an sich diesem Bedürfnis nachkommt. Allerdings scheint die Tatsache, dass dem Grossteil der Betroffenen diese Aufnahme nicht bekannt ist, darauf hinzudeuten, dass das Bedürfnis nach Anerkennung nicht vollständig eingelöst ist.
2. Sensibilisierung der nicht Patois sprechenden Bevölkerung für die Existenz der alten Mundart, ihren Ursprung und ihren Wert für das Kulturerbe, insbesondere durch eine begrenzte, zumindest symbolische Einbeziehung in den Schulunterricht.
3. Finanzielle Unterstützung für Initiativen von Vereinen und Patoissprechenden.

¹⁴ L'Ami du patois 188, S. 9, unsere Hervorhebungen.

¹⁵ <https://patoisants.ch/histoire>

den, die darauf abzielen, das Patois zu valorisieren, seine Anwendung zu begünstigen und sein Erlernen zu ermöglichen.

7 Schlussbemerkungen

In unserem Forschungsprojekt haben wir die aktuelle Situation der Patois in der Westschweiz untersucht und dabei verschiedene Arten, diese Sprachen zu leben, beleuchtet. Die Situation der Patois wird als Kontinuum zwischen zwei Polen beschrieben, einerseits Évolène, wo das Patois eine lebendige und in den Alltag integrierte Sprache bleibt, wenn auch in abnehmendem Masse, und dem Kanton Waadt, wo es seit dem 19. Jahrhundert als Kulturerbe gepflegt wird.

Im Gegensatz zu den pessimistischen Prognosen vom Anfang des 20. Jahrhunderts hört man die Patois auch heute noch. Dies ist zum einen auf den Aufschwung der symbolischen und kulturellen Funktionen der Minderheitensprache zurückzuführen, deren alltagssprachliche Funktion abnimmt, die *postvernakuläre* Funktion hingegen vorherrschend wird. Zum anderen ist sie auf die Entstehung neuer Sprecherkategorien – späte Sprechende und neue Sprechende neben den Erstsprachlern – und die von ihnen unternommenen Revitalisierungsbemühungen zurückzuführen: Sprachplanung, methodisches Lernen, Produktion von Texten und Wörterbüchern, literarisches Schaffen. Diese Praktiken, die meist mit dem Schreiben einhergehen, erklären die unerwartete *Widerstandsfähigkeit* der Patois.

Da die Patois in ständigem Kontakt mit dem Französischen stehen, werden sie stark von diesem beeinflusst: Man beobachtet eine Französisierung der Sprache, insbesondere des Wortschatzes und der phonologischen Struktur. Angesichts dieser als negativ empfundenen Entwicklung nimmt der Widerstand verschiedene Formen an, die

sich je nach Sprecherkategorie unterscheiden: einerseits eine Tendenz zum lexikalischen Archaismus, andererseits die Schaffung von Neologismen, um neue Wörter für Alltagsgegenstände (wie Fernseher, Telefon, Aufzug usw.) zu haben, und schliesslich ist im frankoprovenzalischen Raum ein Bemühen um die Beibehaltung des Paroxytonismus zu beobachten. All diese Praktiken zeugen von den Anstrengungen zur *Redialektisierung*.

Die Europäische Charta der Regional- oder Minderheitensprachen fordert (Art. 7 Bst. h), dass die Behörden „die Förderung des Studiums und der Forschung im Bereich der Regional- oder Minderheitensprachen an Universitäten oder in gleichwertigen Einrichtungen“ sicherstellen. Mit unserer Untersuchung kommen wir dieser Verpflichtung nach. Wir hoffen, dass unsere Ergebnisse dazu beitragen, interessierte Personen und Instanzen für den aktuellen Gebrauch der Westschweizer Patois zu sensibilisieren, und dass sie bei der Wahl öffentlicher Massnahmen, die ihren Erwartungen und Bedürfnissen entsprechen, von Nutzen sein werden.

The dialects of Romandy today: From decline to resilience and hope

Summary

Marinette Matthey, Raphaël Maître, Yan Greub

1 Introduction

To varying degrees, French has been spoken as a foreign and second language in Romandy for many centuries. The Romance language once spoken throughout most of the region developed in the 6th century in an area spanning France, Italy and Switzerland, spreading from Lyon along the roads crossing the Mont Blanc range, subsequently becoming distinct from the Occitan languages to the south (Provençal, Auvergnat, Limousin, etc.) and the Oïl languages to the north (Franc-Comtois, Picard, Walloon, etc.). Its name is *Francoprovençal*. As a dialect *par excellence*, it has a large number of spoken varieties, although it has never been promoted to the status of an official language and does not have a standard variety.

Another dialect, *Franc-Comtois*, which forms part of the Oïl domain, is spoken in the canton of Jura and part of the canton of Bern. The boundary between Franco-provençal and Jurassian Franc-Comtois separates the Neuchâtel Mountains from the Jurassian Franches-Montagnes; in the canton of Bern, the transition zone with Francoprovençal extends into the Saint-Imier valley and the Moutier district (see map).

In the early Middle Ages, those who learned to read and write did so in Latin, but French would gradually replace Latin during the 13th century. Inhabitants of what would later become Romandy (French-speaking Switzerland) who had the opportunity to learn to read and write, would do so in French, or at least in a linguistic variety

which was not the one they spoke and which was closer to French than their own.

It is for this reason that, from the 13th century onwards, the patois/French diglossia¹ would gradually come to replace the patois/Latin diglossia. This process lasted for several hundred years, but the balance gradually changed, and French eventually prevailed, to the detriment of the regional dialects. During the early 19th century, people started to become increasingly concerned about the rapid disappearance of the regional dialects. In the late 1890s a group of linguists won support from the Confederation and the Romandy cantons to found the *Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR)*, the Glossary of Dialects of Romandy, which was a far-reaching lexicographical project. They argued that “the language of our fathers” or “the old language”, using the expressions of the time, was rapidly disappearing. The goal of the movement was simply one of conservation: by the end of the 19th century there was no question of maintaining the usage of the dialects, the aim was to document the – primarily oral – dialects used by the farming and crafts communities to the greatest extent possible, given that they were dying out in the wake of progress.

Against all expectations, Francoprovençal and Franc-Comtois did not completely disappear during the 20th century, as the initial alarmists had predicted. People began to learn “their own” dialects as adults using a

¹ The term *diglossia* describes a situation within a linguistic region whereby at least two languages coexist, but with different functions, as in German-speaking Switzerland today, where standard German is used in the written form and in formal contexts (church sermons, television news, etc.), and dialects are used in oral communication.

variety of texts, dictionaries and vocabularies, and by questioning older speakers while this was still possible. Some of these people were honoured with the title of *mainteneur* or *mainteneuse* (Maintainer), awarded by the *Fédération romande et internationale des patoisants (FRIP)*, the Romandy International Federation of Patois Speakers in English. This title was used to reward people who made the effort to “maintain” their dialect, it was borrowed from the *Félibrige* movement, founded in 1854 by Frédéric Mistral to illustrate and defend Occitan.

Various movements dedicated to defending dialects have existed since the late 19th century. They have been given support by *Radio Suisse Romande* since 1952, which makes a great effort to ensure they are still heard. Interest in the “heritage languages” therefore continues to this day. However, there has been a clear change in attitudes towards them. There was a time when patois was stigmatized, and even banned in schools, as was the case in the canton of Fribourg between 1886 and 1961.

In the early 21st century, language activists managed to have Francoprovençal – already listed in the UNESCO Atlas of the World’s Languages in Danger – and Jurassian Franc-Comtois, included in the list of languages that Switzerland, as a signatory to the Council of Europe Charter for Regional or Minority Languages (hereinafter “the Charter”), is required to protect and promote; which was approved by the Federal Council on 7 December 2018.

How do we explain the astonishing resilience of these dialects, and which actors are involved? Who defends them today? Who defended them in the past? What were their motivations, their arguments and their dis-

courses? How has the status of dialects evolved in this context? And how do dialects evolve themselves? What are the hopes of patois speakers for the future?

This paper attempts to provide abbreviated answers to some of these questions by looking back into the past to gain a better understanding of how these dialects have evolved since the late 19th century. Some of the information we analysed was gleaned from interviews with participants of various profiles originating from five cantons in Romandy: Vaud, Valais, Fribourg, Neuchâtel and Jura; other types of information were gathered from interviews conducted specifically in the town of Évolène, where patois has retained its vernacular function; and lastly, from the opinions expressed by six representatives of patois promotion organizations during a round table session that we organized in 2022.

At its height, Francoprovençal (see map p.66) was used ubiquitously in six of the seven Romandy cantons: Vaud, Valais (the Romandy part), Geneva, Fribourg (the Romandy part), Neuchâtel, and Bern (west of the Romandy part, with a transition zone to Franc-Comtois). In France, it touched all or part of the following departments: Haute-Savoie, Savoie, Isère, Drôme, Ardèche, Rhône, Loire, Saône-et-Loire, Allier, Doubs and Jura; in Italy it’s use covered most of the Aosta Valley and several valleys of western Piedmont, as well as two exclave towns in Puglia. In Switzerland, Franc-Comtois was spoken over the entirety of the canton of Jura and in the east of the Romandy part of the canton of Bern; in France, it was spoken in the northern part of Franche-Comté and several adjacent towns in Alsace, Burgundy and Champagne.



Map by Delna Imhoff, GPSR.

2 The defence of dialects (19th–21st centuries)

The first voices protesting the decline of the vernacular were raised during the first half of the 19th century, however, the representations and ideologies which informed these discourses actually evolved during the period under consideration.

2.1 Circa 1900

The authoritative voices that addressed patois during the 19th and 20th centuries considered that its memory should be preserved, but they did not express a desire to prevent its disappearance, which they considered to be inevitable in the short term. Below are three excerpts which outline these discourses (our italics). The first two come from the canton of Neuchâtel, where the regional dialect was rapidly disappearing, at a time when it was still a vernacular language in the cantons of Valais, Fribourg and what would later become the canton of Jura:

La langue de nos pères s'en va: cette langue que son énergie et sa simplicité rendaient si propre au commerce habituel de la vie et des affaires, cette langue qui était la compagne fidèle des mœurs et du caractère de nos ancêtres, cette langue qu'on leur parlait du haut des chaires sacrées et dont ils se servaient dans les plaidis, dans les marchés, dans

leurs familles, cette langue sera complètement éteinte dans moins d'une génération. Déjà dans les villages, les enfants, non-seulement ne reçoivent plus leur instruction en patois, comme cela avait lieu encore au commencement de ce siècle, mais ils ne s'en servent plus même dans leurs jeux.

[The language of our fathers is passing away: this language, whose energy and simplicity made it so suitable for the usual commerce of everyday life and business, this language, which was the faithful companion of the daily practices and the character of our ancestors, this language, which was spoken to them from the heights of holy pulpits and which they used in the courts, in the markets, within their families, *this language will be entirely extinguished in less than a generation*. Already in the villages, not only do the children no longer receive their lessons in patois as they did at the beginning of this century, they no longer even use it when playing together.²

L'enquête organisée dans tout le canton par les soins du Comité avait révélé la prompte disparition des patoisants, la plupart fort âgés, et la nécessité de profiter de la collaboration de ceux qui restaient encore

² Matile, 1841, volume 1, page 51-52 (footnote).

pour recueillir de leur bouche des renseignements qui s'éteindraient avec eux et seraient à jamais perdus(...). L'assemblée comprit l'urgence de la situation et l'importance du monument que nous élevons à l'idiome de nos pères, dont la dernière heure sonnera avec celle du présent siècle.

[The survey of the entire canton organised by the Committee revealed a rapid disappearance of patois speakers, most of whom were very old, and consequently the need to enlist the collaboration of those remaining, so as to gather from their mouths information which would otherwise eventually die with them and be lost forever. (...). The assembly understood the urgency of the situation and the importance of the monument that we are erecting to the idiom of our fathers, whose last hour will come with that of the present century.]³

Une génération s'est mise à parler français aux enfants. Ceux-ci, qui entendaient les vieux jacasser entre eux, comprenaient encore le patois sans le parler; pour la troisième génération le dialecte était déjà devenu inintelligible, une espèce de langue secrète, dont les vieux se servaient lorsqu'ils ne voulaient pas être compris. Un jour, je m'adressais à une vieille du Val-de-

Ruz en lui demandant: Savez-vous le patois? Elle me répondit: Pourquoi? Est-ce qu'il y a des oreilles de trop par ici? Voilà où en est arrivé le patois dans ce canton. Il végète dans le canton de Vaud, il est déjà fort entamé dans le canton de Genève, il perd tous les jours du terrain dans les cantons catholiques: Fribourg, Berne et le Valais. *À la fin de ce nouveau siècle il n'y en aura plus trace!*

[An entire generation has started speaking French to their children. Those who heard the old people chattering among themselves, still understood patois but they did not speak it; for the third generation the dialect had already become unintelligible, a kind of secret language, one which the older people used when they did not want to be overheard. One day I was speaking to an old woman from Val-de-Ruz, and I asked her: Do you know patois? She answered: Why? Do the walls have ears around here? This is what patois has come to in this canton. It is stagnating in the canton of Vaud, it is already disappearing in the canton of Geneva and is losing ground every day in the Catholic cantons of Fribourg, Bern and Valais. By the end of this century there will be no trace of it left at all!]⁴

The *Glossaire des patois de la Suisse romande* (GPSR) came about due to the ur-

³ Louis Favre, in *Le Patois Neuchâtelois*, Wolfrath, 1895, page 2. An editorial committee appointed by the Cantonal Historical Society collected texts in patois from all regions of the canton and identified 98 genuine patois speakers and "people who understand patois without being able to speak it" (La Sagne: around fifteen; La Béroche: a dozen; 3 in La Chaux-de-Fonds, etc.).

⁴ Gauchat, 1902, page 8.

gency to document, while there is still time, the vernacular languages which are both declining and disappearing under the spread of the French language. The documentation process requires to make lists of all available writings in patois and all studies on patois published in Romandy, but above all, we must launch a major postal survey of the lexicon throughout Romandy. To this end, the GPSR is creating a network of over 100 informants spread across the entire region of Romandy; volunteers "chosen mainly from among teachers, pastors, priests and other notables, but also from among simple farmers. Some women were among them".⁵

The investment required was enormous: over a period of ten years and at a rate of two per month, the correspondents answered a series of 227 questionnaires (see illustration 1), the themes of which were designed to collect the maximum number of words and expressions of the languages, as they were used in all areas of everyday life. If necessary, they in turn asked specialists in their local areas to help fill in any gaps. Nearly a million lexicon slips were produced in this way. The results of the major survey constituted the core of the corpus used in the ongoing development of the *Glossaire des patois de la Suisse romande* (see illustration 2).

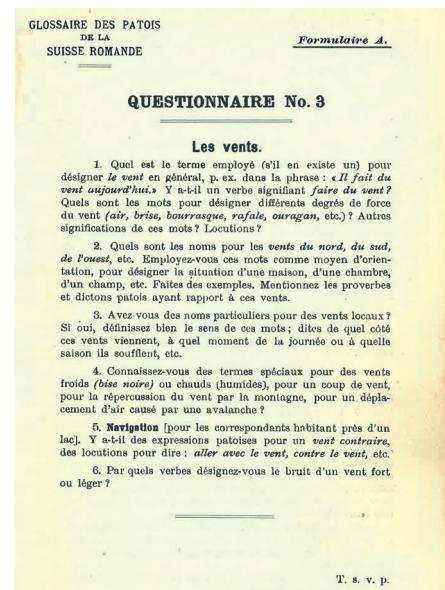


Illustration 1.

First page of Questionnaire No. 3 sent to GPSR correspondents in 1900.

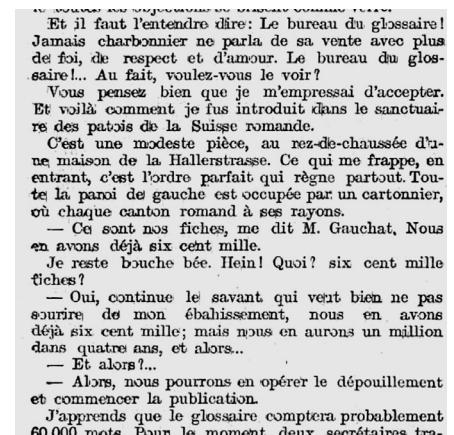


Illustration 2.

Visit to the Glossary's Office, then located in Bern, by a journalist from *National Suisse*, a radical newspaper published in La Chaux-de-Fonds, on 4 February 1905.

⁵ Gauchat, 1914, page 13.

To raise the funds necessary for this scientific enterprise, Louis Gauchat, the driving force behind the GPSR foundation, sought out political support to have it categorised as a patriotic duty. The Romandy cantons and the Confederation became involved, subsidies for the drafting of the Glossary were voted on in the cantonal legislatures (dominated by radicals at the time), sometimes with a good deal of opposition. In one instance, a watchmaker from La Chaux-de-Fonds, a socialist deputy of the Grand Council, stated in a speech that "if there is an urgent saving to be made, it is this one, we are not in a position to be able to consent to such fancies".⁶

Thanks to this scientific and patriotic momentum, the treasures of the dialects of Romandy were able to be safeguarded. The GPSR is now one of the four *National Vocabularies* of the Confederation, and lists the words and expressions used in all Romansh, Ticino, Alemannic and Romandy dialects with the aim of documenting each language and describing the traditions associated with them.

In a lyrical flight of fancy, one which remains his secret, Louis Gauchat presented the forthcoming work in the following way:

Le Glossaire sera tout simplement l'image aussi fidèle que possible, en même temps que la pierre funéraire de nos patois romands. On y inscrira l'épitaphe: Ci-git la langue au moyen de laquelle nos ancêtres ont exprimé leurs pensées pendant vingt siècles. Cette langue était rude et imparfaite,

mais elle suffisait à leurs besoins. Aussi l'aimaient-ils et ont-ils voulu que sa tombe fût ornée d'une pierre commémorative. Des herbes de toute sorte pousseront autour de cette pierre. Les herboristes viendront en cueillir quelques échantillons, ils les examineront soigneusement, et feront quelques-unes de ces petites découvertes grâce auxquelles s'enrichit de jour en jour la science humaine.

[The Glossary will be as faithful an image as is possible, at the same time as forming the headstone of the Romandy dialects. The epitaph was inscribed therein: Here lies the language in which our ancestors expressed their thoughts for twenty centuries. The language was rough and imperfect, but it sufficed for their needs. So, they loved it, and wanted its grave to be decorated with a commemorative headstone. Herbs of all kinds will grow around this stone. Herbalists will come and collect samples; they will examine them carefully and make small discoveries which enrich human science each day].⁷

The botanical metaphor indicates that dialectology was inspired by taxonomic thinking, and that the methodology of the natural sciences served as its model. The words and expressions of the dialects were inventoried, classified and labelled, just as plants in a greenhouse are. In this way, they were saved from oblivion, while at the same time advancing Romance linguistics.

The ideologies of progress and patriotism took pride of place in the discourses of the 1900s. One could also hear in them echoes of the theory of evolution, helping to explain why certain species (languages) had grown in use, while others had disappeared: languages were seen as being closely linked with different types of civilizations, it was therefore natural that the noble and elegant language of the French civilization, forged in literature, should replace that of an agro-pastoral society, which, although very pleasant, was nonetheless thought to be "rough and imperfect." French has been able to adapt both to historical changes and to the progress of civilization, unlike dialects, which seem to have remained prisoners of the traditional domains of agriculture and livestock rearing:

Il serait insensé de vouloir s'opposer à la marche du temps. Comme une vieille tour pittoresque mais barrant le passage, qui doit faire place à un tramway électrique, le patois devra reculer devant la langue française, plus souple, plus riche, unique, compréhensible à tout le monde, plus élégante, plus noble, glorieuse d'un grand passé littéraire et destinée à un grand avenir.

[It would be a foolish endeavour to oppose the march of time. Like a picturesque old tower which is blocking the road and must make way for the new electric tramway, the dialects have had to retreat before the French language, which is more flexible, richer,

more unique and more understandable to everyone, which is more elegant and more noble, which glows in the light of a great literary past, and is destined for an even greater future].⁸

No opinions criticising the disappearance of the dialects were to be found. No-one was yet talking about *glottophagy*, as the socio-linguist Louis-Jean Calvet did in the 1970s, so naming the process whereby a language imposes itself on a society through its dominant classes to the detriment of local and minority languages. We must remember the dialects, but we must invest in the French language.

Today we can see that the predictions of our forebears were overly pessimistic. Modern day speakers have noticed this as well, "We've been saying it's dead for twenty years and yet it's still here," exclaimed one politician from Jura. Not only have the dialects not disappeared, but the advent of digital technology has given them a level of visibility that they have never enjoyed before. How can we explain this unexpected resilience?

2.2 Maintaining the dialects: Unexpected resilience

«On tente de l'apprendre, de sauver la valeur la plus authentique de notre patrimoine... et on y réussit au point de pouvoir dire que si un siècle n'a pas suffi à faire oublier le patois, le siècle qui suit n'y arrivera pas non plus.»

6 The Sentinel (socialist newspaper in La Chaux-de-Fonds), 22 November 1905.

7 Gauchat, 1902, page 24.

8 Gauchat, 1902, page 24.

[“We are trying to learn it, to save the most authentic treasure of our heritage... and we are succeeding to the extent that we can say that, if one century was not enough for people to forget patois, it will not happen in the following century either.”]⁹

Contrary to all predictions, the dialects did not completely disappear in the 20th century, and, as Gauchat foresaw¹⁰, it was in the more remote valleys of the Valais that they survived best. Spontaneous, vertical transmission from parents to children within the family (the modality best conferring *native language skills*, and probably the only modality that the authors of the predictions we have cited had in mind) has of course declined, but it has not completely disappeared. Some children from Évolène have inherited a bilingual patois/French linguistic repertoire and can therefore be counted as *native speakers* of the dialect. A few families in the town speak the dialect in everyday life; it remains the dominant language within their homes. However, other types of transmission must also be taken into account in order to explain how the dialect has been maintained.

There are those who grew up in environments in which the local patois was used and valued, although did not speak it themselves and were often not spoken to in the language either. They may have observed others interacting in patois and been involved in situations in which bilingual conversations took place. Their language socialization will have

included patois. In this way they may have gained access to ways of telling stories and conversing in patois, as well as to the vocabulary, and to other ways of speaking specific to that language. The phonology and prosody, the foundations of what we usually call accents, were part of the soundscape of their childhoods. Some may have been made aware, by their families, or even by their school, of discourses promoting dialects from the perspectives of identity and heritage. In their primary socialization they may have acquired skills enabling them to understand patois, or they were *socialized in patois*. This experience may have aroused in some of them the desire to “reclaim their language”, in that it promises them membership of a select social group of patois speakers, also giving them the legitimacy and valuable linguistic resources to attempt to reclaim it. It is most often during adolescence that they actively seek to transform the comprehension skills they acquired in childhood, into productive skills. Some people “take up patois” during community-related activities and sports, which serves to strengthen intragenerational and intragroup solidarity. Most will seek help from their peers, their parents or their grandparents. This is a horizontal and retroactive transmission process which is able to “repair” the intergenerational chain of transmission. We call these people *late speakers*. They form a third category residing somewhere between *native speakers* and *new speakers*.

Typical *new speakers* have not benefited from the language inputs described in the

⁹ Francis Brodard, Chairman of the Romandy and cantonal dialect speakers, in *L'Ami du patois* No. 61 (1988), page 3.

¹⁰ “Dialects are tending to disappear. If they manage to survive anywhere until the end of this century, it will perhaps be in the more remote valleys of Valais” (Gauchat, 1908, page 262).

previous paragraph. For reasons that often relate to the need to find (or rediscover) their roots, these people engage in learning with the desire to re-appropriate their own language, that which is assumed to express more accurately the ways of thinking and speaking of the people who populate the region in which they live, or with which they identify. The word *root* appeared several times, especially in the discourses of late speakers and new speakers. We consider this term to be a marker of contemporary ideology - in that traditional cultures are valued for conferring authenticity - and rootedness as being the foundation of identity. This ideology can be summed up as follows: to truly know who we are, both as individuals and collectively, we must know where we come from, and a dialect can form a bridge with a past that has since disappeared, but which, paradoxically, is not dead either, and which can be rediscovered within ourselves.

Late speakers and new speakers who are members of patois-speakers’ associations or who practise the language (by responding to requests for translations from *L'Ami du patois*, for example), are the main players in linguistic resilience, even though they are ignored by the previous observers of Romandy dialects. They identify themselves with the slogan: *fô pâ caponâ*, “we must not give up, we must not surrender”, in the local patois of Valais. Through their practice, they are performing a certain type of language planning. Their aim is generally not to establish a supralocal standard at the scale of dialectal languages such as Franco-provençal or Jurassian Franc-Comtois.

Conversely, the scope of action of each person is rather their own local or regional variety; Gisèle Pannatier states¹¹ that “each patois speaker is an academician of their own patois”. The creation of neologisms, i.e. new words expressing modern realities, is a consequence of this practice (see point 3 below). Diversity and heterogeneity are managed through planning at the local, regional and sometimes cantonal levels, as is intimated by the terms *Vaud patois* and *Fribourg patois*. This type of planning is distinct from that of an official language such as French, which is intended to impose a common standard on a much larger scale.

2.3 Written patois

Today more than ever, but among late speakers and new speakers rather than native speakers, the practice of patois, which is essentially considered to be an oral language, includes writing. It is the job of each person to demonstrate their local patois in a variety of genres (stories, poetry, anecdotes, song lyrics, text messages, etc.), illustrating its phraseology (as well as their own writing talents) while relying on the readership or audience to be flexible enough to decode the variations, or already accustomed to doing so. Writing also enables certain learning tools to be developed and used.

However, if one wishes to write a text in patois, the question then arises as to how to write it, since no standards are available. Both linguists and the speakers of dialects have proposed various ways of doing things

¹¹ *L'Ami du patois*, No. 188 (September 2024, page 34).

through the development of graphical systems and using local regional traditions. In Valais, where the local specificities of the patois are the most pronounced, phonetic-based spelling is preferred, despite the difficulties involved in encoding and decoding it given the differences with the French spelling, to which everyone is accustomed. The same is true in the canton of Fribourg, although the local dialects spoken there are less diverse; a graphical system based on phonetics, used by several literary authors from Gruyère since the late 19th century, is now used as the benchmark. The new speakers of Neuchâtel who we were able to interview use the phonetic-based spelling employed in a Neuchâtel literary text from the late 19th century as a model when communicating on WhatsApp.

Conversely, the majority of the canton of Vaud uses a system close to French spelling (although incorporating specific graphemes), this being the one which is most widely used today. The same is true in the canton of Jura. Patois speakers have become used to the diverse array of spelling systems in use: *"I think that one can only learn Francoprovençal through a dialect and by writing it. [...] Personally, I do not use phonetic writing as I am from Vaud. I'm used to writing in a somewhat etymological way,"* said one new speaker.

The topic of patois dictionaries arose spontaneously in all of our interviews. People use them to apprehend the meaning of words they may have read or heard, or to acquire vocabulary in a more or less systematic way, as one young woman from Fribourg reported, *"In the fifth and sixth years of primary school we had to learn a song in patois for May Day, and then I spoke about it at home, and my*

dad had one or two dictionaries of patois, and then we said to ourselves, well at lunch-time, at every meal, we'll look up a word in the dictionary and we see how it's said in patois." When dictionaries are used for writing texts, these often then become the models for writing the dialect.

For one late speaker from Évolène who is entirely comfortable with the everyday language, the benefit he attributes to the dictionary is essentially cultural, assigning it the function of conservation. The dictionary provides access to vocabulary that has fallen out of use, and that risks falling into disuse without it; *"The thing that I would find useful [would be] to write patois to create a dictionary, to safeguard the old words that we no longer use, words for trades that no longer exist, words for tools that are no longer used; these are things that are being lost, we don't talk about them, we don't use them."*

Creating a dictionary would be an engaging project for an association, one which could last two or three decades, as several people we met in the cantons of Vaud, Valais and Fribourg can testify. Once published, the work becomes a symbol of this activity; see illustration 3.



Illustration 3.

Procession celebrating the centenary of the Société des Armaillis de la Gruyère, 1 May 2022.

3 The regional dialects today

In this section we summarise the six group interviews we conducted with patois speakers, most of whom are members of patois-speakers' societies in the cantons of Vaud, Jura, Fribourg, Valais and Neuchâtel (25 people in total, the youngest in her twenties, the oldest in her nineties), we also review the comments made during a round table session titled "How can Language Policy Best Serve Regional Dialects?". Organised jointly by the *Fédération romande et internationale des patoisants (FRIP)* and the *Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR)* during the patois speakers' festival in Porrentruy in September 2022, it brought together six patois speakers holding a variety of positions in institutions which promote and safeguard patois in the cantons of Jura, Fribourg, Valais and Vaud.

3.1 Profiles of speakers according to the method of appropriating patois

None of the people we interviewed grew up in families in which only patois was spoken, several said that people around them had spoken to them in patois, but that they had replied in French. This situation of asymmetrical family bilingualism is similar to a form of communication often used in migrant families, in which the parents address their children in their native language while the latter prefer the local language, that of their peers, and the one in which they receive their schooling. This situation might be termed *microdiglossia*, a particular form of

linguistic minoritization in which the function of the original language is restricted to that of intrafamily communication, while the language of the majority social environment, which takes precedence, is used in all other functional domains.

Several participants also mentioned the "cryptic function" of patois, which gives speakers the ability to select the recipients of a particular message, while keeping it unintelligible to the other members of the group. Some of the participants, often more advanced in age, said with a smile that this strengthened their motivation to learn the local patois. One 75-year-old woman from Fribourg said that she secretly learned patois without her parents knowing, as they did not want her to speak any other language than French. Lastly, several participants listed choral singing and theatre as activities in which they discovered the local patois and came to love it.

Of the 25 people interviewed, only three, all in their seventies, could be profiled as native speakers: one man and two women. All three were socialized in patois in childhood, both in terms of comprehension and production. The two women are members of a patois-speakers' society.

Six other people were assigned the late speaker profile. Among these, one twenty-something man from Valais stated that he "*knew the local patois since he was little*", but that he had only begun consistently replying to his mother and sister in patois a year before the interview (August 2022). He exclusively speaks patois with one of his friends from the neighbouring town.

Another 20-year-old testified to making a similar decision. "*At around 15 [years-old] I said to myself, I want to speak patois. Because I spoke it quite well, and from time to time I spoke it with my father, so I said to myself, now I want to speak patois; and I more or less decided to only speak patois with my father and my grandparents. So, from there, I started to improve a lot; I write a little, I try to write down some of the words from where I live.*"

A recently retired woman from Valais shared a similar experience, both French and patois were spoken in her family surroundings, her professional life was spent outside the town and she only returned there when she retired, she is very involved with the local patois-speaking society in her community. She describes her acquisition of the local patois as follows: "*What I had learned passively, if you like, had remained with me quite well. I realized that I knew more than I thought I did. There are words, expressions, things that sometimes come back to me from the distant past, and that sometimes even shocks me.*" She also seeks out opportunities to speak patois, either with her sister, who has the same profile, or with other elderly people from the village who she tries to convince to come and speak and teach at the meetings held by the society (though without much success).

People falling under the last profile, that of the new speaker, were the most numerous (16). The two most typical participants in this category were found in Neuchâtel, where the local patois has been considered to be "dead" since the beginning of the 20th century. For the first, a man from Neuchâtel in his fifties, the inputs that led to him acquiring his patois skills came essentially

from texts. Using the phonetic spelling of the *Glossaire des patois de la Suisse romande* and other dialectological documents, particularly the *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, the Phonetic Tables of Romandy Dialects, he trained himself to "*contort [his] mouth until [he] felt he could speak the dialect fluently.*" He believes that texts recorded by new speakers do not always retain the true paroxytonism of Francoprovençal. Encounters with patois speakers from Fribourg, Valais and Aosta (Italy) also enabled him to learn, "*by imitation*", the "*ways of accenting*" Francoprovençal, even though he was aware that the Neuchâtel dialect was different. The language he reconstructed from existing documents is indeed Francoprovençal, and he believes that a 19th-century speaker from the Neuchâtel Mountains would find his accent a little strange, but that he would actually recognize the language.

The first participant became the teacher of the second, who also explains her motivation for learning the local patois, "*In order to move forward, you need to know where you came from. I believe that roots are important in our stories as peoples, but also in our personal stories. I was not at all aware that we once had a language that was our own, and that the children of the time were forbidden to speak it, sometimes very strictly. At the same time, I am maintaining solidarity with other peoples who are forbidden to speak their own languages, even today. I think it's important, these are our roots, it's our language, it's very important.*"

A woman from Fribourg in her sixties, also an active member of a society, stated that her relationship with the local dialect

had come about mainly through singing; she sang songs in patois with the local choir from the age of five. She came out with it immediately: “*It’s obvious that it is not at all my first language.*” A woman in her twenties on the same panel compared her interest in patois to her interest in Latin at college: “*There is also this dimension of the old, of tradition, a treasure that we want to preserve. I am also quite attached to the cultural traditions of the canton... They should not be lost.*”

The Jura panel was made up of 4 people, all members of the *Fédération des patoisants du canton du Jura (FPCJ)*, The Federation of Patois Speakers of the Canton of Jura, one of them, a woman in her sixties, explained that her mother was “*a genuine patois speaker*”, and that she would have liked to pass the language on to her children, but that her mother-in-law, who was French, insisted that the patois should not be spoken to the children. Another stated that her mother still used “*a few phrases*”, “*a few words*”, but that she did not hear much patois during her childhood.

The oldest new speaker, aged 97, recounted that “*when she was very young*” (in the 1930s, in Lausanne), she heard her grandfather read stories in patois from *Le Conte vaudois*. She did not understand them, but she noticed that the adults were having a lot of fun: “*My grandmother would polish her brassware with Sigoline on Saturday afternoons, and they would laugh together. My grandfather read to her, and they both laughed.*” It was only at the age of 40 that she became a member of a patois-speakers’ society. We categorized her as a new speaker (rather than a late speaker) because the patois she heard in her child-

hood was not used in conversational situations, it was read aloud by a single person and intended to entertain an audience. This anecdote serves to remind us that the local patois of Vaud was the first to become a heritage language in Romandy, mainly thanks to the anecdotes published in *Le Conte vaudois*. The journal was presented under the banner “*Littérature nationale-Agriculture-Industrie*”, or National - Agriculture - Industry Literature, published a story in patois (*La soupe à la farine*) in its first issue (29 November 1862), between an article about the cantonal archives and a discussion about the Lausanne Theatre.

The term *new speaker* was introduced only once in our entire corpus, by the Vaud panel. One of the participants quickly raised a problem regarding legitimacy, “*You could only learn patois from your mother, new speakers were frowned upon.*” The use of the imperfect tense indicates that this period is over. Nevertheless, a lack of authenticity is often attributed to the language spoken by new speakers, authenticity being considered to be irreconcilable with formal learning. The person who stated that she learned patois on an entirely formal basis nevertheless observed that it now enables her to speak with other patois speakers from Vaud, and also those from Savoy, and that she in turn gives patois lessons to young people who would like to learn it.

To summarize this section, we should remember that the recent evolution of speaker profiles in Romandy has made the status of patois more complex. It remains a vernacular language, i.e. one that is used for everyday interactions by a small and ever-shrinking number of people. Although its

decline appears to be inexorable, it is happening more slowly than observers had predicted in the 19th century, dialects are becoming *postvernacular* languages for a growing number of their speakers.

3.2 Postvernacularization

Postvernacular: a combination adjective using the prefix “post-” taken from the Latin preposition *post*, meaning “after”, one which joins an already rich collection: postmodern, postcolonial, poststructuralist, post-Christian, post-Islamist, etc. The concept of postvernacularity was proposed at the beginning of this century by the American author Jeffrey Shandler, in order to qualify the current status of Yiddish. Rejecting the pessimistic view that Yiddish essentially died out during the period of emigration, or the genocidal elimination of its speakers, he instead emphasised, using this adjective, the meaning that it continues to have for many Jews, even if they do not speak it on a daily basis; and that many non-Jewish people show great interest in the characteristics of this cross-influenced Germanic language. The status of Yiddish has therefore shifted from the vernacular, in the Jewish community of Eastern Europe (and New York emigres), to that of an inherited vernacular, one that is both threatened and hyper-valued at the same time. This has created new energies to demonstrate the language, to exploit its lexical and structural resources for neologistical purposes, and to give it pride of place in literary creations in both prose and verse, as well as in songs and plays.

The process of postvernacularization starts when the symbolic functions of a

language (identity-related and cultural, these being especially manifested in literary, poetic and theatrical works) progress, while the ordinary communicative functions regress. In current times, the language practices of patois aim to illustrate the language and its capabilities for expression, rather than to coordinate the activities of everyday life, even if this ordinary function still exists. This criterion applies to Franco-provençal in the canton of Neuchâtel from the 19th century onwards, as is evidenced by the publication of the *Le Patois neuchâtelois* collection, a masterpiece of literature about local dialects; it would later manifest in the founding of patois speakers’ associations in several Romandy cantons in the 1940s. In Romandy today, although the vernacular function of patois has virtually disappeared, we are seeing the rise of various practices such as the posting of online videos explaining certain expressions in patois, the creation of dictionaries and lexicons, both in print and online, the creation of literary texts, song lyrics and plays, and the translation of modern and ancient texts into a variety of dialects.

The erection of bilingual signs in public spaces is another example of the process of postvernacularization. In Valais, these signs have been placed on bridges of the cantonal road network spanning waterways (see illustration 4). The project was initiated by the *Fondation valaisanne pour le développement et la promotion du patois* (the Valais Foundation for the Development and Promotion of Patois) and was financially supported by the Canton following a decision by the Grand Council of Valais in 2013, half of the budget was financed by the affected towns. The project was carried forward by local

patois speakers in partnership with the Foundation. The project initially proposed that the patois name be printed in large letters at the top of the sign, and that the official equivalent in French be printed in smaller letters below it; however, directives imposed by the Federal Highways Office (OFROU) and the Canton required that the letters be of a uniform size and that the official name appear at the top of the sign. This example of visibility, as well as the negotiations which allowed it to become a reality, are a good illustration of the deployment of the display function associated with the process of postvernacularization.



Illustration 4.

Bilingual sign in a public space in Valais.

Another manifestation of this process is the use of dialects in marketing campaigns. For example, there is a shopping centre called *Velâdzo* ("village" in the Gruyerian dialect) in the centre of Bulle; hotels are called *Hôtâ* ("home or residence" in the Jurassian dialect) in the Jura; and billboards wish you *Binvinyète* in the canton of Fribourg (see illustration 5); etc.



Illustration 5.

Welcome sign in Charmey. © Réane Ahmad

The predominant display function in postvernacular languages fulfils, on the one hand, those identity-related and cultural requirements that are closely linked to affectivity and creativity (the pleasure of hearing - or of hearing oneself - of writing, speaking and singing in patois), and on the other hand, commercial functions associated with the marketing of authenticity. For the members of the associations we met, becoming bilingual and using patois in ordinary everyday interactions was less important than uniting interested parties around the goal of discovering and learning dialects, in order that we continue to speak them, to read them and to write them, especially genres such as stories about life in the past, anecdotes and comedies, etc. Writing plays an important role in these types of practices, while speaking retains its predominance in their vernacular use. Postvernacularization prolongs the vitality of the language through its practice in contexts of cultural enrichment and ensures that it is maintained through the permanence of the written form.

4 The effects of contact between French and the dialects

When different languages come into contact with each other, a number of empirically recognised phenomena are generated. These include concepts such as interference, calque, loanwords and false friends, etc. For most people educated in monolingual societies dominated by a standard (over-standardization in France and Belgium, and to a lesser extent in Romandy), certain effects of linguistic interference, sometimes called *mixture*, are seen as signs of linguistic incompetence and/or laziness. Mastery of a language requires that a person be able to say anything in that language, in other words they must "have a word for everything."

In situations where two languages co-exist closely within the language repertoire of bilingual speakers, words pass very easily from one to the other. However, contacts between languages are rarely balanced. Depending on the subject matter, one of them will offer greater resources for fluent expression. If an "invaded" language has institutions that can employ linguists, equivalent neologisms can be coined to enable it to remain competitive in the category of languages in which anything can be said. Each month, *FranceTerme* strives to provide French equivalents to commonly used Anglicisms such as *woke culture* (*culture de l'éveil*), *design fiction* (*prospective inspirée du design*) and newsletter (*infolettre*). A similar practice can be observed to be used to defend Romansh against Germanization: *tschitschapulvra* (literally "dust sucker") is

the equivalent of the German *Staubsauger* "vacuum cleaner" (also literally meaning "dust sucker").

When patois comes into contact with French, the latter occupies the dominant place and its influence on the dialect is manifest. The process of *relexification* (a rapid evolution of the dialect's lexicon through the massive incorporation of words adapted from French) was often described by participants. The new speaker of the Neuchâtel dialect explained that the nouns *lâteu* and *avâtedje* are loanwords of *lenteur* and *avantage*, having been adapted to the phonetic characteristics of patois (in this case, the denasalization of [ã] to [a:], the suppression of the *r* at the end, and the insertion of the affricate [dʒ] for the French [ʒ]). It should be noted that the borrowing of *avantage* has been attested to in Romandy since the 14th century, as it has in toponymy (a sign of its antiquity, see GPSR, volume II, page 138). The example of *yachyè* (a calque of *glacier*), which replaces *byeûnyo* in the local patois of Évolène, was put forward by several participants; the French loanword *étênsèle* ("étincelle", spark in English) is more commonly used than *èfelùye*. The phenomenon is even more salient when the vocabulary used in a particular technical field comes largely from French.

We also looked at a phonetic phenomenon arising from one of the distinctive features of Francoprovençal. Unlike French, in which the accent is always placed on the last syllable of the word and the post-ac-

central vowel is reduced to a “silent e” (oxytonic), Francoprovençal is paroxytonic, that is to say, the penultimate syllable of the word may be accented, the last syllable then contains an unaccented *atonic* vowel. We therefore have /a/ in *Évolèïnna* (*Évolène*), /ɔ/ in *véirro* (glass) and /ɛ/ in *rire* (to laugh). We were able to show (Maître, forthcoming; Matthey & Maître, forthcoming) that the atonic end vowels of the Évolène dialect are still present in the variety spoken by two elderly speakers born in the 1930s, while they have disappeared from the variety spoken by two women born in the 1980s. These four people can be described as two poles of a linguistic continuum that reveals a particular aspect of the evolution of the dialect. The oldest variety is represented by the two octogenarian speakers, and the most recent by the two speakers in their forties.

What were the participants’ opinions about the influence of French on dialects, and how have they reacted to it? The process of Francization is generally perceived as creating a decline in quality. “*It’s clear that, over time, in terms of vocabulary, phrasing and syntax, our patois is no longer of the same quality as that of our grandfathers,*” laments one speaker from Évolène. One participant from Évolène considered it problematic to say “*Adônn y'é ouëtt lo kapô, è pouè dëjött y'é dëentrëtt lè boujiye, è pouè apré y'é dëmountâ la kulasse, è pouè...*” (So, I opened the bonnet, and then underneath that I removed the spark plugs, and then after that I took the cylinder head apart, and then...,”) because [ka'po], [bu'ʒi:j] and [ky'las] are French words as far as he is concerned. The reaction usually takes the form of linguistic resistance: for

many patois speakers, it is important to maintain separation between patois and French. They therefore attempt to counter the effects of convergence by favouring – or promoting – indigenous variants over competing variants which have been influenced by French or are considered to have been. This form of purism, or *redialectalization*, manifests itself most obviously in the lexicon. One participant on the Gruyère panel highlighted the verb *èvokå*, recently borrowed from French, meaning “to evoke, to recall to memory”. Our participant asked with a hint of indignation, “but honestly, in what family could one say that? It’s ‘chè rêmémorå’, it’s more than just French with other words.” She also bemoaned the expression *chè prêjëntå, me prêjënto*, based on the French “to introduce oneself, I introduce myself” (greetings and introductions are always taught during one’s first lessons in a foreign or second language; the same is true for patois). This “word for word” translation from French does not, in her opinion, respect the proper way of speaking patois. One should rather go back to using patois phraseology and say *chè bayí a kônyêhre*, literally “make oneself known”, even if *chè prêjëntå* is in reality a relatively old loan-word. However, the perception of French influence is enough to trigger responses of stigmatization and purism; as for *chè bayí a kônyêhre* (“to announce oneself, to make oneself known; to reveal one’s identity, to make oneself recognized”), its idiomatic aspect gives it added legitimacy, even though it is still perceived as being borrowed.

In the canton of Vaud, a group of new speakers drafting an extended reissue of

the dictionary of Vaud patois has set itself the task of creating neologisms¹², in order to counter the process of massive borrowing through the use of lexical creation, along the lines outlined by the author of the previous edition (2006), Frédéric Duboux. The neologisms from 2006 include the vacuum cleaner: *niflye-puffa*, literally meaning “dust-sniffer”¹³, which is reminiscent of the Romansh neologism *tschitschapulvra*.

Although phonology more easily escapes the linguistic awareness of some speakers, it is fundamentally subjected to similar levels of attention. The ongoing use of atonic vowels has become a particularly important issue. This characteristic trait of Franco-provençal was mentioned and commented on by several participants, sometimes in the context of making it harder to learn. When read normally in French, *Velâdzø* is pronounced [vel'a'dzo], with the accent placed on the last syllable, despite a grapheme having been specially created by a marketing agency to indicate that the o at the end does not carry the tonic accent (see illustration 6). We should remember that this typographical creation is primarily a marketing tool intended to emphasise an emblem of authenticity, we can therefore hardly expect it to have any real impact on current pronunciation. However, it is not included in the digital version, for the practical reasons that one can imagine, and the Bulle shopping centre is usually referred to as *Velâdzø Bulle*, which further reduces the already slim chance of the atonic o being resurrected among monolingual French speakers.



Illustration 6.
A sign with special typography, note the unaccented vowel at the end.

Although atonic end vowels are tending to disappear as patois naturally evolves, they are still paid special attention by both late speakers and new speakers alike. It is for this reason that they may see a resurgence through formal learning. In Évolène, a comparison of the language spoken by the same speakers, but twenty years apart, revealed a discreet tendency to counter this disappearance through use of a replacement support vowel, so re-substantiating the paroxytonic rhythm of Francoprovençal.

These practices are based on the conscious desire to maintain a certain amount of separation between the languages, so as to slow down the natural process of convergence.

12 https://www.dicopatoisvd.ch/images/documents/Mots_en_essai.pdf

13 Duboux, 2006, page 154.

5 The dialects of Romandy in current times

Our investigation gave us the opportunity to take a closer look at the various ways in which patois is experienced today. This variety of these experiences has been associated with three categories in a typology of speaker established to describe the current dynamics affecting the practice of Franco-provençal and Jurassian Franc-Comtois.

One can describe the situation of the dialects in Romandy as a two-pole continuum, one pole of which is the town of Évolène, and the other, the canton of Vaud.

In Évolène, patois is still a vernacular language (some Town Councils hold their meetings in patois), the patois speakers that we met readily stated that they are bilingual. Some believe that this situation will continue thanks to families, even less extensive ones, continuing to speak the dialect (the children grow up in bilingual surroundings), and also thanks to the presence of a certain number of indigenous late speakers. The identity of Évolène is still substantially built on an attachment to the patois and its use, but without excluding late speakers, who may include spouses coming from other regions. The need to create a patois association is not generally felt very strongly. Conversely, several interlocutors noted with a certain amount of pride that such an association would be pointless, since patois is practised naturally.

Once stigmatized, patois is now seen as being a valuable heritage language, its speakers, who are as rare as they are proud, are envied; it is a language whose value has grown with the discourses surrounding lan-

guage diversity and the importance of saving those in danger of disappearance. The process of postvernacularization is also taking place in Évolène, supported by functions of the vernacular; e.g., everyone we met praised the role of the Valais media in bringing patois to the ears of the general public.

At the other end of the continuum, the postvernacular status of Vaud patois is no longer based on the daily practices of the vernacular, but solely on associative practices (discussion groups, patois courses, production of journals, publications by the Dictionary Group, etc.). As is mentioned above (point 2.1), it is in this canton that the dialect has the longest tradition of patrimonialization of the old vernacular.

Sitting between these two poles is Gruyère, where patois has maintained its status as a vernacular language and where some people claim to be bilingual, claiming to speak patois on a daily basis; patois-speakers' societies are still often involved in theatrical and choral activities, as well as the creation of dictionaries.

Outside of this continuum, we should also look at the situation in the canton of Neuchâtel, where the patois of the Mountains has been reconstituted by the passionate new speaker we introduced in point 2.1, and who is now passing on his knowledge to a friend. There does not appear to be a desire to create a patois-speakers' society in the canton of Neuchâtel. The two new speakers we met are committed to their work for reasons of pleasure rather than militancy.

6 The expectations of patois speakers

In this section, we will re-examine the discourses we gathered during our survey from the perspective of people's expectations of the public authorities, and in particular, the actions that stakeholders expect the Swiss federal government to take, given that Switzerland is now a signatory to the European Charter for Regional or Minority Languages.

The recent addition of Franco-provençal and Jurassian Franc-Comtois to the list of regional languages that the Confederation and the cantons are required to protect, has been welcomed by the members of patois-speakers' associations. One Valais official considers that patois “*does not only belong to its speakers. Language is a cultural asset [...] and patois does not only affect the speakers of it, it affects non-patois speakers just as much. [...] It is not necessary that they speak patois, but that they know what patois is.*” In addition to recognizing its cultural value, it is a question of providing “*correct*” information about language heritage, information which can mitigate the ubiquitous lack of knowledge on the subject, which currently goes as far as confusing patois with regional French.

In Évolène, a number of people were unaware of the newly-acquired federal status of Franco-provençal and Jurassian Franc-Comtois before meeting us, however, most of them had no specific expectations in terms of desirable actions that could result from it. Everyone, however, welcomed the change in attitude towards patois that has been observable in recent decades.

The *Li Charvagnou* Association was founded in 1994 in another town in Valais (Salvan) at the instigation of one of its town Councillors. It has also been supported by several of the surrounding towns. Its current members are asking other surviving native speakers to join as well, but they seem reluctant to engage as model speakers. The members of *Li Charvagnou* fear that they have no successors. This is also the case in the canton of Jura, where societies are primarily places for learning patois, where people can consult a variety of glossaries and dictionaries in order to improve their knowledge. We should remember the pioneering spirit of the canton of Jura when it stipulated in its Constitution of March 1977 (art. 42, para. 2) that the State and the municipalities should “safe-guard and sustain the conservation, enrichment and development of Jurassian heritage, especially its dialect”. Constitutional recognition has not reversed the dynamic of minoritization affecting patois (in these two situations, even more so in Jura than in the Lower Valais, French has entirely replaced patois as the vernacular language); conversely, it does fulfil a symbolic need of patois speakers to have their language officially recognised. It also responds to a need for financial support to fund promotion and teaching campaigns; it has especially enabled the *Réseau patois* (the Patois Network) to be created, this provides introductory courses on dialects in schools, and raises students' awareness of the traces of patois that can still be found in place names.

In Gruyère as well, the recognition of Francoprovençal in the Charter should enable the teaching of patois in schools to gain more support. *"If at least once in their school career every student, every French-speaking Swiss person, hears patois spoken for just one hour, it's not too much to ask of the authorities, and it's a great thing for patois, because at the very least they will know that it exists,"* argues one young teacher; because *"this is not the case at present,"* it is up to the schools to remedy the situation. The Charter has had a positive effect in terms of recognition of the value of patois, as well as in improving its visibility, although several participants expressed a hope that patois does not become excessively modernised, and that it will remain faithful to the agro-pastoral traditions it expresses.

Certain voices in the canton of Vaud are demanding more assistance from the state, *"The Charter's recognition of minority languages obliges the State to take care of them to a certain extent,"* argues one of the speakers we met.

Several speakers at the Porrentruy round table session echoed this thought. The representative of the Franches-Montagnes patois associations and Chairman of the FRIP stated, *"As far as the authorities are concerned, what I am asking for, given that the Charter of Regional or Minority Languages was accepted by the Federal Council, [...] I would like us to have more strength in defending what we do [...]. When we're setting up a major project, a small financial grant is important; it also gives us the momentum to carry on."*

In general, the expectations expressed by patois speakers during our group interviews were fairly low, which can be explained in part by the fact that a good number of them were unaware of the recent addition of Francoprovençal and Franche-Comté in the 7th Periodic Report on the European Charter for Regional or Minority Languages. When they were informed of this fact, they only expressed moderate interest, as if official recognition was not going to significantly change the situation, nor slow down the evolving dynamics affecting dialects. Despite this, some still expressed a certain degree of hope. However, what one could call a Francoprovençal or Franc-Comtois "pandialectal consciousness" associated with geographical, historical and linguistic knowledge, appears to have arisen among new speakers, for whom the postvernacular function of patois predominates.

Those speaking on behalf of associations, on the other hand, always invoke the Charter in their public statements, as was the case in Porrentruy during the round table session at the most recent patois festival, and also at the most recent annual meeting of the FRIP, *"It is important to introduce the younger generations to patois (...). It would be (...) sacrilege to renounce this precious heritage (...) especially now that minority languages are officially recognised. We should take advantage of this recognition and not rest on our laurels."*¹⁴. The Fribourg cantonal society of patois speakers states on its website that it has worked hard to improve the recognition of Francoprovençal, *"With the FRIP, which has its headquarters in Lausanne, the cantonal*

*society has taken steps to have Franco-provençal (to which our dialect belongs) recognised as a minority language, which happened in 2018"*¹⁵.

The round table participants' expectations of the cantonal and federal authorities can be summarised in three main points:

1. Public recognition of the cultural value of patois. One might assume that the Confederation's inclusion of Franco-provençal and Jurassian Franc-Comtois in the list of languages protected by the Charter meets this need in itself. However, the fact that a large proportion of stakeholders are ignorant of this fact would seem to indicate that the need for recognition has not been entirely met.
2. Raising awareness about the existence, the origins and the cultural value of the old vernacular among the non-patois speaking population, especially through a degree of integration into the school education system, at least at a symbolic level.
3. Financial support for initiatives put forward by associations and patois speakers aimed at promoting patois, encouraging its practice and facilitating the learning of it.

14 L'Ami du patois 188, page 9, our italics.

15 <https://patoisants.ch/histoire>

7 Conclusions

During our investigation, we have examined the current situation of patois in Romandy, highlighting the various ways in which these languages are experienced. The situation of patois can be described as a two-pole continuum connecting Évolène, where patois is still a living language and in use in everyday life, albeit in a decreasing manner, and the canton of Vaud, where it has enjoyed the status of a heritage language since the 19th century.

Contrary to the pessimistic predictions made in the early 20th century, the dialects are still understood to this day. This is partly explained by the rise of the symbolic and cultural functions of minority languages, the vernacular function of which is diminishing, but the postvernacular function of which is becoming more predominant. It is also attributable to the emergence of new categories of speakers – late speakers and new speakers, alongside native speakers – and to the revitalization efforts they have made, which include language planning, methodical learning, production of texts and dictionaries, and literary creation. These various practices, usually associated with writing, explain the unexpected *resilience* of the regional dialects.

Being permanently in contact with French, it is strongly influenced by it: a degree of Francization of the language is clearly noticeable, particularly in its lexicon and phonological structure. Resistance to the negatively-perceived process of Francization has taken several forms, although nuanced according to the category of speaker: on the one hand there is a growing

tendency to use lexical archaisms, and on the other, a process of neologism development is taking place, consisting in the creation of new words to designate everyday items (i.e. the television, telephone, elevator, etc.). Lastly, an effort to maintain paroxytonism can be observed in the Franco-provençal space. All these practices demonstrate that an ongoing effort at redialectization is taking place.

The European Charter for Regional or Minority Languages requires (in Article 7, letter h) that the authorities address “the promotion of studies and research into regional and minority languages in universities and equivalent institutions”. Our investigation fulfils this obligation. We hope that our results will help raise awareness among interested individuals and bodies about the current ways in which Romandy dialects are practised, and that this will be useful in selecting publicly actions that meet the relevant expectations and needs.

8 Bibliographie Bibliografie Bibliography

8 Bibliographie Bibliografie Bibliography

Calvet, Louis-Jean, 1979. *Linguistique et colonialisme: petit traité de glottophagie*, Payot, coll. «Petite bibliothèque Payot».

Duboux, Frédéric, 2006. Patois vaudois. Dictionnaire. Patois-Français, Français-Patois. Édition revue et complétée, Oron, imprimerie Campiche.

Gauchat, Louis, 1902. «Nos patois romands», Bulletin du GPSR, 1ère année, p. 3-24. Disponible sur: <http://doi.org/10.5169/seals-237011>

Gauchat, Louis, 1908. «Langue et patois – Généralités», dans Dictionnaire géographique de la Suisse, t. III, p. 262).

Gauchat, Louis, 1914. «Glossaire des patois de la Suisse romande, Notice historique», Bulletin du GPSR, 13ème année, p. 3-30. Disponible sur <https://www.e-periodica.ch>

GPSR = Glossaire des patois de la Suisse romande, fondé par L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet, Genève, Droz, 1924.

Kristol, Andres / Wüest, Jakob, 1985. Drin de tot. Travaux de sociolinguistique et de dialectologie béarnaises. Berne / New York, Lang.

Maître, Raphaël, 2016. «Graphies pour les patois», in: Transmission, revitalisation et normalisation. Actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'études francoprovençales René Willien, Saint-Nicolas, 7 novembre 2015, 37-61. Aoste, Bureau régional pour l'ethnologie et la linguistique, p. 37-61.

Maître, Raphaël, à par. «Évolution récente du patois d'Évolène», titre provisoire.

Matile, George-Auguste (éd.), 1841. Musée historique de Neuchâtel et Valangin, tome 1. Neuchâtel, Imprimerie Petitpierre.

Matthey, Marinette, 2024. «La sauvegarde des langues patrimoniales en Suisse romande XIX^e–XXI^e siècle», in: S. Wharton, S. Vernet & M. Gasquet-Cyrus (dir.) La socio-linguistique, à quoi ça sert? Presses universitaires de Provence, Coll. Langue et Langage, pp 123-133.

Matthey, à par. «Disparition des patois et mort des langues. Les métaphores naturalistes dans les discours de sauvegarde linguistique, conférence au colloque de Tours Vitalismes linguistiques, 16-17 novembre 2023.

Matthey, Marinette / Maître, Raphaël, à par. «Évolution récente des patois en Suisse romande: postvernacularisation et résilience», actes du colloque jubilé du Centre de dialectologie et d'étude du français régional, UNINE, 9-10 novembre 2023.

Favre, Louis, éd., 1895. Le Patois Neuchâtelois. Recueil de Dictons et de Morceaux en Prose et en Vers Écrits par divers Auteurs du pays. Neuchâtel, Imprimerie H. Wolfrath & Cie.

Shandler, Jeffrey, 2006. Adventures in Yiddishland. Postvernacular language & culture, Univ. of California Press.

UNESCO Atlas des langues en danger dans le monde de l'UNESCO (2009/2010).

